

38e Année N° 2. 1er Février 1895.

Les séances spirites en février, auront lieu le 8 et le 22, à 8 heures 1/2 du soir.

PAGES SPIRITES

Par Julien Bouchot.

Loin des prés encore en herbe,
Dans le champ du frère aîné,
Sous son regard, j'ai glané
Quelques épis pour ma gerbe.

J. B.

Le besoin de croire, d'interroger l'infini, est-il une éternelle déviation de de l'esprit ?

Est-il au contraire un germe que Dieu dépose au sein de l'être et qui, en se développant, l'amène à le comprendre ?

Ce qui est certain, c'est qu'un souffle nous emporte tour à tour, et que les générations se transmettent le travail continu de l'élaboration de la pensée.

L'œuvre est le résultat des efforts accumulés, le temps n'est rien.

La philosophie de nos jours a fait un pas immense.

Le spiritisme est venu soulever le voile qui couvrait de cécité notre jeune humanité.

Que les indécis entrent hardiment dans la voie qu'il a ouverte, et ils pourront lire dans le grand livre de Dieu.

Le spiritisme, pris dans le sens général du mot, est la révélation des rapports qui s'établissent, sous de certaines conditions, entre les esprits de notre monde et ceux qui l'ont quitté.

Ces rapports se produisent par l'intervention de médiums, autrement dit de personnes douées d'une organisation particulière — médiumnité dans le langage spirite — dont les esprits se servent pour se manifester.

Les médiumnités sont très diverses dans leurs effets.

Tel médium, en posant ses mains sur une table, la mettra en mouvement et laissera aux esprits le soin d'en diriger les mouvements, de manière à les faire correspondre aux lettres de l'alphabet et à énoncer des phrases ou des pages entières.

Un autre médium doué d'une faculté différente, par l'apposition des mains produira dans une table, celle-ci restant immobile, des coups secs et des roulements très perceptibles que dirige également une intelligence invisible, dont il est difficile dans l'un et l'autre cas, après avoir assisté à plusieurs expériences, de nier l'intervention.

Certaines personnes possèdent une faculté d'une nature spéciale. Ce sont les médiums auditifs et les médiums voyants.

Ils entendent les esprits, les voient sans que le phénomène se manifeste ostensiblement.

Parmi les autres médiumnités, nous citerons celles qui fournissent aux esprits les moyens de se matérialiser, de parler, de se faire photographier, et de donner des dictées.

Cette dernière médiumnité est la plus répandue.

Tous, en naissant, nous apportons à des degrés divers l'impressionnabilité du cerveau, sans laquelle nous serions abandonnés au hasard. C'est grâce à elle que nous recevons à notre insu, sous ces deux formes, morale et matérielle, l'assistance des invisibles placés près de nous pour nous accompagner dans la vie. Il s'en suit que l'instrument de la pensée, ayant une plus grande affinité avec la nature des esprits, ou rendu passif par la volonté, peut subir plus facilement leur influence et arriver, après des essais répétés, à reproduire leurs pensées.

Les connaissances acquises dans toutes les branches de l'activité humaine ne vont pas, à jamais perdues, s'enfouir dans un froid tombeau ; elles constituent la personnalité des invisibles, qu'une communauté de goûts fait sympathiser plus étroitement avec nous, et associe parfois à nos travaux.

Nous ne donnons ces très courtes explications que pour la clarté de notre étude, et nous conseillons aux personnes désireuses d'approfondir ces questions, de lire les ouvrages très complets qui traitent du spiritisme.

Tous les pays, l'Amérique en tête, comptent de nombreux médiums.

Les phénomènes les plus extraordinaires sont attestés chaque jour. Ils révèlent l'existence de forces inconnues qu'il appartiendra aux hommes de science de rechercher dans un avenir peu éloigné, car la question spirite se

pose depuis trop d'années pour qu'ils se refusent indéfiniment à l'examiner.

Qu'il se soit trouvé des individus soi-disant *médiums* qui, spéculant sur la crédulité publique, aient employé des moyens frauduleux pour en tirer un profit quelconque, le fait n'est pas niable.

Les dispositions malsaines se rencontrent dans tous les rangs de la société, et on ne peut pas, raisonnablement, rendre toutes les corporations, toutes les associations responsables des écarts de quelques-uns de leurs membres.

Les médiums n'échappent malheureusement pas tous à la tentation du mal, et bien que la supercherie, lorsqu'elle se produit, soit d'autant plus condamnable, qu'elle blesse les sentiments les plus respectables, le phénomène spirite n'en reste pas moins un fait absolument réel, un fait sur lequel chacun a le droit incontesté de ne pas se prononcer, mais que nul ne peut nier sans faire preuve d'une prévention non justifiée.

La négation d'ailleurs n'appartient à personne dans un pays avide de savoir, placé à la tête du mouvement intellectuel, dans un pays enfin où le spiritisme, dégagé de son merveilleux, a révélé la doctrine philosophique éclairée d'un rayon divin.

Le phénomène des tables parlantes a été, à son origine, diversement interprété.

Les oisifs y trouvèrent un passe-temps frivole, et se mirent à faire parler les tables sans chercher à approfondir la portée du phénomène. On sacrifiait au goût du jour.

Les sceptiques de leur côté, se refusant à lui accorder la moindre créance ne reconnaissaient qu'aux imaginations maladives ou superstitieuses, le besoin d'y ajouter foi, et tandis que le clergé, fidèle à ses vieux errements, sans nier la réalité du phénomène, le dénonçait comme étant l'œuvre du démon, le monde savant ne le jugeait pas digne de fixer son attention.

Quant à la presse, se ralliant au sentiment du plus grand nombre, elle se montra hostile au spiritisme et ne lui épargna pas ses sarcasmes.

Cependant, deux puissantes voix se firent entendre.

Notre grand poète Victor Hugo imposa silence à la raillerie, et blâma sévèrement l'attitude silencieuse des savants.

« La table tournante et parlante a été fort raillée, dit-il. Parlons net. Cette « raillerie est sans portée. Nous estimons que le devoir étroit de la science « est de sonder tous les phénomènes. Eviter le phénomène, lui faire banqueroute de l'attention à laquelle il a droit, c'est faire banqueroute à la « vérité. »

Un autre penseur, Auguste Vacquerie, intervint aussi dans la question. Des circonstances plus fortes que sa volonté le mirent en présence de la

table parlante et l'amenèrent à écrire les belles pages qu'il y a consacrées dans « Miettes de l'histoire. »

Vaincu dans son scepticisme, Auguste Vacquerie, avec une loyauté toute chevaleresque, se rend à l'évidence, pour lui sans réplique.

Après avoir suivi le penseur à travers son récit d'une forme si poétique, d'une émotion si profonde, il nous semble entendre la grande voix des morts se prendre de pitié pour nous et sourire de notre doute enfantin.

Le spiritisme était-il un défi à la raison ? Non ! il marquait une nouvelle étape de l'esprit humain et, comme tel, il allait voir sortir des rangs l'homme prédestiné qui devait en faire l'objet d'une science philosophique autour de laquelle viendraient se grouper les croyants éclos à l'idée naissante.

Cet honneur échut à Allan Kardec.

Homme prédestiné, avons-nous dit. En effet, Allan Kardec appartient à la nombreuse armée des éclaireurs que Dieu poste sur la route de l'humanité pour préparer les chemins.

Après avoir, avec une laborieuse persévérance, réuni les matériaux d'ordre spirite recueillis de toutes parts, il en fit la base de ses ouvrages philosophiques.

Allan Kardec apparaît au moment où les phénomènes spirites ont besoin d'être scrutés et interprétés.

L'humanité allait pouvoir enfin, après des siècles de foi aveugle, secouer les vieilles croyances religieuses que repoussait son avancement intellectuel ; elle allait entendre les voix d'outre-tombe lui apporter des paroles de paix et d'amour, des consolations morales, des vérités autres que celles que lui offrait le prêtre, qui ignorant la famille, ses joies et ses douleurs, sans affections directes, vit en dehors de la société et ne connait ni les luttes, ni les souffrances de la vie.

Nos découragements sont parfois si profonds, que nous éprouvons le besoin de nous confier à un cœur ami, en état de nous comprendre. Celui que nous choisirons ne devra donc pas être étranger aux rudes combats intérieurs.

Il existe parmi les prêtres des hommes bons et généreux que leur nature morale semble désigner pour accomplir le rôle fraternel de consoler les âmes endolories ; mais leur éducation première, leur vie de retraite et aussi la surveillance soupçonneuse dont ils sont l'objet, les rendent impuissants, malgré les plus nobles efforts, à accomplir une tâche qui dépasse leur horizon.

Le laïque possèdera l'élan du cœur, sa parole ne se renfermera pas dans les limites étroites d'un froid enseignement de convention, et par l'aveu de

ses propres troubles, il aura des accents vibrants, pleins de chaleur communicative, dont a soif le frère venu à lui.

Enfermé dans son confessionnal, le prêtre ne peut pas lui ouvrir ses bras.

Malgré tout ce qui a été dit et écrit contre le spiritisme, il ne repose pas sur une idée fausse, et loin de maintenir l'esprit dans des illusions trompeuses, il lui ouvre des aperçus nouveaux, un vaste champ d'exploration qui le conduit de proche en proche à la connaissance du rôle de notre humanité et à la révélation des liens qui la rattachent au monde invisible. Il explique l'inégalité des situations sociales, conseille la résignation et enseigne à tous la solidarité. Enfin, son action morale se complète par une admiration troublante de l'œuvre de Dieu. L'âme est confuse, inquiète dès ses premiers pas dans la voie nouvelle ; son passé pèse sur elle. Mais bientôt elle se ressaisit et se sent courageuse et forte, tant est grande sa confiance dans la bonté de notre père à tous.

L'étude de la doctrine spirite s'adresse aux penseurs préoccupés du lendemain de la mort, aux cœurs atteints dans leurs affections les plus chères par des séparations désespérantes, à ceux surtout qui, perdus dans les dédales de la lutte pour la vie et voués aux plus dures privations, sont hantés par la pensée du suicide ou sont prêts à s'insurger contre l'égoïsme des heureux de la terre et rêvent parfois la révolte sanglante.

C'est au cœur même de notre histoire que nous trouvons le phénomène le plus sublime de la médiumnité auditive, ou mieux de l'ouïe spirituelle.

Il nous est révélé par la vie de Jeanne d'Arc.

Des voix, qu'elle seule entend, la pressentent sur le rôle qui lui est réservé. Longtemps elle doute d'elle-même, de ses forces. Ses voix continuent à se faire entendre, elles deviennent plus pressantes et finissent par triompher de ses hésitations et lui inspirer une absolue confiance dans sa mission de sauver la France.

Jeanne obéit autant par soumission à ses voix, que par amour pour son pays.

L'organisation spirituelle de la jeune martyre semble d'ailleurs lui avoir assuré le don de prescience; elle annonça des faits qui se réalisèrent et ses réponses à ses juges sont empreintes d'une telle sagesse qu'il est permis de penser qu'elles lui venaient d'en haut.

Rappelons également, relativement à l'ouïe spirituelle, ce qui est arrivé à St-Augustin. Dans un moment de recueillement et de retour sur lui-même, il entendit ces mots : — « Prends et lis » — qui décidèrent de sa vie.

Luther dut également à un avertissement semblable le brusque change-

ment qui s'opéra en lui et que nous trouvons si éloquemment décrit par Louis Blanc.

« En 1511, un moine ignoré qui s'appelait alors frère Augustin et qui « était Luther, fut aperçu montant à genoux l'escalier de Pilate à Rome. « C'était pour obtenir du pape quelque indulgence. Tout à coup ce moine « crut entendre une voix céleste : « Le juste vivra par la foi. » Il se leva « aussitôt comme averti par Dieu et il s'en revint plein de trouble, l'esprit « en proie à des inquiétudes confuses et pouvant déjà dire :

« Je ne sais d'où me viennent ces pensées. »

Le phénomène de la vue spirituelle a été produit en notre présence par des médiums voyants dignes de foi, mais notre attestation n'ayant d'autre valeur que celle d'un témoignage personnel, nous nous abstiendrons d'en parler.

Il n'en est pas de même de la photographie spirite. Lorsqu'elle fit son apparition en plein Paris, il y a vingt ans, les preuves abondèrent.

Les spirites, en se reportant à l'époque où elle donna lieu à un procès retentissant, entendent encore le frémissement d'indignation que souleva dans leurs rangs la partialité des juges. Cependant, se plaçant au-dessus des dénégations d'un tribunal prévenu, des hommes instruits et occupant dans le monde entier de hautes situations, des officiers de l'armée, des chimistes et des astronomes, dégagés de tout préjugé et que ne retenait pas la crainte du ridicule, vinrent spontanément, pour rendre hommage à la vérité, témoigner de la réalité du phénomène.

Mais les adversaires du spiritisme avaient pris position, à propos des photographies spirites, pour englober, dans une même réprobation rendue publique, les adeptes du spiritisme et dénoncer aux sévérités de la justice, les spirites les plus en vue. Ils avaient cherché à étouffer les plus beaux sentiments de l'âme, en violant une fois de plus la conscience humaine, dans ce quelle croit être la vérité.

Malgré le beau plaidoyer de l'illustre Me Lachaud, il y eut condamnation.

Quelques années plus tard, le procès fut revisé et les spirites obtinrent la satisfaction morale à laquelle ils avaient droit. Ils établirent que le phénomène nié et condamné en France, s'était, sans avoir été incriminé, produit également à l'étranger et s'appuyaient des témoignages les plus sérieux qui mettaient leur bonne foi hors de cause.

En effet, ce que la science en France n'avait pas fait, un savant anglais l'avait osé.

M. William Crookes, membre de la Société Royale de Londres, publia en 1876 une brochure sur ses recherches dans le domaine des phénomènes appelés spirites. Dans l'exposé des faits recueillis et décrits par lui, M. Wil-

liam Crookes ne se départ pas un seul instant de son rôle d'homme de science.

« Mon but principal, dit-il, est de rapporter un certain nombre de faits « réels qui se sont produits dans ma propre maison, en présence de témoins « dignes de confiance et dans des conditions de contrôle aussi rigoureuses « que je pouvais le désirer. Chaque fait que j'ai observé se trouve d'ailleurs « corroboré par ce qui a été publié, à différentes époques et dans d'autres « lieux par des observateurs d'une absolue indépendance.

« On verra que ces faits sont de la nature la plus étrange et semblent « complètement inconciliables avec toutes les théories de la science « moderne.

« M'étant convaincu de leur réalité, ce serait de ma part une lâcheté « morale de leur refuser mon témoignage sous le prétexte que mes précé- « dentes publications ont été tournées en ridicule par de nombreux cri- « tiques qui ne savaient absolument rien du sujet et se trouvaient trop « dominés par les préjugés pour voir et juger par eux-mêmes ce qu'il y « avait de vrai ou de faux dans la production des phénomènes.

« Je relate simplement ce qu'il m'a été donné de voir et de constater par « des expériences souvent répétées, (et cependant), je reste en présence de « cette vérité qu'il est contraire à la raison de tenter de découvrir les « causes d'un phénomène inexpliqué » (1).

Après cette déclaration dont la dignité fait connaître l'homme, M. William Crookes conduit le lecteur à travers des phénomènes d'un intérêt toujours croissant et le laisse à la dernière page sous l'impression d'un rêve que celui-ci voit à regret s'effacer et disparaître.

Deux fois dans l'espace d'un demi-siècle, l'occasion s'est tout particulièrement offerte aux savants en France, en raison du bruit soulevé par les phénomènes spirites, d'examiner la question la plus digne de fixer leur attention.

Ils s'y sont refusés. — Attendons la troisième épreuve.

Disons toutefois que la photographie spirite a produit un grand progrès en faveur du mouvement spirite.

Matérialistes, qui niez l'existence de l'être spirituel et vous complaisez dans la croyance au complet évanouissement des facultés intellectuelles comme corollaires de la décomposition du corps, laissez aux natures éprises d'idéal, leur espérance dans un avenir plus consolant.

La doctrine spirite, sans point d'appui selon vous, bien qu'elle soit acceptée par des esprits éminents, ne jette pas le trouble dans la société ; elle

(1) Traduction du texte anglais.

ne porte pas atteinte à la morale, son but étant de fortifier, de relever les âmes courbées par les tristesses de toute la vie, de prêcher la résignation et d'annoncer le triomphe.

En s'écroulant, si tout finit avec la vie, notre système ne réserve aucun regret à ceux qui auront ajouté foi à nos promesses, tandis que le vôtre, s'il est s'édifié sur l'erreur, vous expose à en être les premières victimes et à assumer une lourde responsabilité vis-à-vis de ceux que vous aurez entraînés à votre suite.

Si chacune de nos écoles, dégagée de toute pensée de dénomination, d'ambition malsaine, possède le droit absolu de conquérir sa place au sein des sociétés, faut-il encore qu'elles prévoie la portée et les résultats de son enseignement, avant de s'emparer de la raison de l'individu : celui-ci, s'il est amené à se croire la victime de forces aveugles d'où naissent les choquantes inégalités du sort, peut insensiblement entrer en révolte contre l'ordre social, ou avoir la funeste pensée de s'affranchir, par la mort volontaire, de maux, à son point de vue, immérités.

Voici, à l'appui de notre thèse, une lettre trouvée sur un malheureux jeune homme qui a tentée de se suicider, il y a quelquss mois. et que les journaux ont publiés.

Cit gît X...

« Né à ..... en 1868. Père et mère inconnus. Est venu échouer à Paris « après de nombreuses aventures. La crainte de l'immortalité de l'âme l'a « fait longtemps retarder sa mort ; il regrette seulement sa maîtresse et « une autre personne qu'il respecte trop pour la nommer.

« Ne le portez pas à la morgue. Brûlez-le ou enterrez-le au plus vite. « Amen ».

Cette lettre dénote une nature réfléchie et laisse deviner la lutte morale qu'a dû subir celui qui l'a écrite avant de mettre son projet à exécution.

Avec le spiritisme rien de pareil à redouter. Chacun, avant de devenir un de ses adeptes, s'est trouvé en présence de faits que sa raison n'a pu nier. Sa foi née en dehors de toute influence étrangère, émane de son for intérieur. Aussi y reste-il profondément attaché.

Parmi ceux qui se désintéressent de la question spirite, quelques-uns ne peuvent se résoudre à l'examiner ; il y aurait de leur part une condescendance à laquelle ils ne sauraient souscrire.

D'autres lui refusent de parti pris tout crédit, le mot spiritisme signifiant à leurs yeux duperie ; enfin un grand nombre de personnes n'éprouvent aucun besoin d'y prêter la moindre attention.

Aux uns et aux autres nous dirons soit ! ne venez pas à nous ; et, nous adressant aux adversaires déclarés du spiritisme nous ajouterons : Vous qui

condamnez ce que vous ne connaissez pas, loyalement renfermez-vous dans le seul rôle qui vous convient, observez une neutralité expectante tant que vous n'aurez pas étudié la grande question qui nous divise.

Le spiritisme, en poursuivant la recherche des causes finales, a répondu au plus impérieux besoin de l'âme.

La base fondamentale de son enseignement repose sur la survivance de l'être immatériel et sa progression continue par ses incarnations successives.

L'esprit ne peut en effet, acquérir la perfection, encore que relative, au cours d'une unique existence, très courte, souvent interrompue et toujours accomplie dans des conditions de lutte dissemblables et des chances inégales de succès.

De là une longue série d'existences qni le conduisent graduellement au plus parfait état d'avancement de notre humanité.

Le temps étant illimité, par ses chutes, l'esprit ne fait que retarder son évolution progressive sans que la route lui soit à jamais barrée.

Dieu, dans sa prévoyante sollicitude, ne nous a pas d'ailleurs abandonnés à nos seules forces ; il a placé près de nous un mentor, compagnon invisible de notre vie ; sa voix est l'écho de celle qui parle en nous. Notre mentor est le témoin de nos actions, il lit dans notre pensée.

Ayant connu les défaillances, les murmures, s'étant élevé par la douleur il est toute indulgence ; mis dans le secret de notre nouvelle épreuve, il nous prend au berceau, veille sur nous et nous conduit à travers les évènements de la vie. Son action morale consiste à faire naître en nous, dans les heures d'affliction la résignation et l'appaisement de l'âme.

L'union entre le guide et le protégé est complète aussi longtemps que celui-ci s'enveloppe d'une atmosphére morale conforme à celle de son guide. Ce n'est qu'à la suite d'erreurs souvent répétées qu'un malheureux égaré repousse par ses fluides viciés l'action bienfaisante de son protecteur et se trouve livré à lui-même. Les liens se détendent et finissent par s'anéantir complètement si le repentir, les regrets et le retour au bien ne le ramène pas à la tutelle qu'il a désertée.

Le corps par sa sensibilité est constamment tenu en éveil contre la souffrance physique ; de même l'esprit perçoit plus ou moins fortement selon le développement moral de l'individu les troubles de la conscience.

En vertu de son libre arbitre il s'égare ou reste ferme et les nombreuses occasions qu'il rencontre de faiblir ou de résister constituent les épreuves en face desquelles Dieu l'a placé.

Lorsque la matière est plus forte que l'esprit la conscience cesse insensiblement de se faire entendre ; elle s'endort, jusqu'à la cessation de la vie ou

pour parler plus exactement jusqu'à la rupture de l'association du principe spirituel et de la matière.

Au réveil l'esprit revoit l'étape qu'il vient de parcourir.

Par une logique inflexible nous appartenons donc tous au passé par la part que nous y avons prise au cours de nos existences antérieures ; il s'en suit que lorsque nous portons un jugement sur les générations qui nous ont précédés, nous nous jugeons nous-mêmes.

Loi pleine d'harmonie que révèle le spiritisme,

Ecoutons les grands penseurs dont nous avons cité les noms au commencement de ces pages.

Auguste Vacquerie, prenant l'origine de l'être au moment de son apparition sur la terre, proteste contre la souffrance infligée à l'enfant à peine né.

« Bien — Mais l'enfant qui pleure en sortant de sa mère,
« N'ayant rien fait encor, quel mal a-t-il pu faire !

Et Victor Hugo de lui répondre.

« Non, l'enfant ne naît pas sur la terre ! ses pleurs sont la punition de ce « qu'il fit ailleurs.»

En parcourant l'histoire de l'humanité nous en rapportons cette vérité que tous ceux qui ont accepté de lutter pour le progrès ont souffert pour l'idée à laquelle ils se sont dévoués. Et combien ont marqué de leur sang la trace de leur passage.

Définissant le rôle des esprits supérieurs qui se dévouent pour l'humanité.

Victor Hugo dit encore :

« ... Jésus est plus que pur ! Parfois,
« Parmi les condamnés qu'emprisonne la terre,
« Il arrive du ciel un vivant volontaire.
« Un archange parfois, dans les hauts paradis,
« Se sent pris de pitié pour ses frères maudits
« Et, dans cet ouragan hideux qui nous ravage,
« Comme le généreux nageur qui du rivage
« Voyant des naufragés que le flot va couvrir,
« Un plongeur de l'azur jusqu'au fond de notre ombre
« Se jette pour sauver l'humanité qui sombre !
« Prométhée et Socrate et Jeanne sont des Christs.
« Ils quittèrent les élus pour venir aux proscrits ;
« Ils veulent nous aider dans le flot qui nous brise ;
« Ils ont soif de souffrir ! »

Poète, dira-t-on peut-être ?

Oui, poète touché de la palme divine.

Depuis que le monde existe, Dieu n'a pas cessé d'envoyer des sages parmi

nous ; lorsqu'ils s'incarnent, ils apportent sa pensée revêtue de la forme qui convient à leur époque.

Le progrès par la souffrance apparaît alors comme étant la destinée des humanités naissantes que les vaines lamentations sans la lutte sont impuissantes à modifier.

« Telle est la loi : la loi du devoir, du calvaire
« Qui sourit aux vaillants avec son front sévère. » (Victor Hugo).

Envisagé sous ce jour, l'effort de l'esprit en vue de sa propre amélioration prend le caractère d'une initiation au rôle que l'avenir réserve à l'être devenu fort.

Bientôt, à l'admiration qu'éveillent en lui tant de dévouements, tant de sacrifices à la cause du progrès, viennent se joindre les secrètes tristesses de son effacement.

Généreuses aspirations qui ressentent l'esprit sur son concours à l'œuvre divine.

Mais avant qu'un rôle quelconque lui soit confié, à combien d'épreuves préparatoires n'est-il pas soumis?

Quelles garanties ne doit-il pas donner de ses forces pour fixer, parmi de nombreuses compétitions, le choix des interprètes de la volonté de Dieu?

Possédant une perception mesurée à son élévation morale, les difficultés de la tâche lui sont révélées par déduction et, lorsqu'il est désigné, il fait le pacte de ne pas déserter son poste; il s'abandonne sans réserve à sa nouvelle destinée. — L'oubli du passé se fait et, revêtu de la virginité du nouveau né, il reprend place dans le milieu qui lui a paru le mieux répondre au but à atteindre.

Bien qu'il puisse en coûter à notre orgueil, il suffit de jeter les yeux autour de soi pour constater les imperfections humaines et reconnaître que notre monde est encore dans la période d'enfantement moral.

Qu'a produit l'enseignement de Jésus depuis dix-neuf siècles qu'il se transmet d'âge en âge? Des sociétés encore réfractaires au grand principe de solidarité et dominées par le plus hideux égoïsme.

Cependant, messager de Dieu, Jésus n'était pas venu pour apporter de stériles paroles d'amour et de charité.

Il avait semé l'idée et il appartenait à ceux qui allaient parler en son nom, de lui faire donner tous ses fruits.

Mais, loin de se pénétrer de la grandeur de leur sacerdoce, d'être des pacificateurs dans la belle acception du mot, ils ont préféré jouer un rôle politique et transformer leur chaire en tribune.

A Jésus disant : « Mon royaume n'est pas de ce monde » ils ont répondu par une soif immodérée de domination et d'asservissement des consciences.

Un tel spectacle ne pouvait que ralentir la foi, semer la défiance parmi les êtres pensants et arrêter le développement de la charité.

Il serait injuste de dire que tous les privilégiés de la fortune sont fermés aux généreux élans du cœur, que tous sont insensibles à la misère. L'action bienfaisante de quelques-uns s'exerce large et grande et les fondations charitables qu'ils laissent derrière eux attestent le bien qu'ils ont dû faire de leur vivant et leur préoccupation du sort des malheureux.

Ils sont l'image des oasis perdues au milieu des déserts.

Mais, en dehors de ces rares bienfaiteurs, le rôle humanitaire des riches est nul.

En même temps que s'accroît leur fortune, leur cœur se mure dans un plus froid égoïsme.

La pensée de payer à la souffrance une prime prélevée sur leur abondance, pour jouir en paix de leur bien-être, ne leur vient même pas à l'esprit.

Bien mieux, ce bien-être ils n'hésitent pas à l'augmenter, dussent-ils surcharger la souffrance. Ce sont ces heureux jamais rassasiés qui pèsent leur pain aux affamés.

Bien que déchargés des labeurs pénibles ils ignorent le malaise intérieur que devraient leur inspirer les efforts dépensés chaque jour, les épuisements et les existences fatalement sacrifiées pour leur assurer l'existence d'une vie facile.

Riches endormez-vous sans jeter un regard de compassion autour de vous.

Endormez-vous ! Le réveil viendra et vous reconnaîtrez, par une plus saine notion de vos devoirs méconnus, qu'il vous avait été donné d'être, dans la mesure de vos forces, les redresseurs des inégalités du sort, comme les cours d'eau débordants vont par leur trop-plein porter la fertilité dans les plaines desséchées.

La solidarité fraternelle est la plus belle conquête vers laquelle doit tendre l'humanité. — Dans l'état actuel de la société, elle n'est encore que l'idéal de quelques-uns, et combien lointain, son avènement ne pouvant être que le résultat d'un consentement volontaire.

Il en est autrement de la protection que la loi doit à tout individu victime d'un abus de pouvoir.

Cependant, nos institutions sont encore si opposées, dans la pratique, à l'esprit de justice, que le faible est repoussé, traqué même, s'il ose invoquer la protection des gardiens du patrimoine commun — la loi.

Il est admis qu'il vaut mieux absoudre dix coupables que de condamner un innocent.

Cette morale n'a pas cours dans les sphères officielles.

On y condamne dix innocents pour sauver un coupable redouté, ou occupant une situation en vue.

Par une ironie impitoyable, la solidarité dans ce cas s'impose.

Et tous les dénis de justice, dont nous ne voyons que trop d'exemples, ne laisseraient pas de trace ; ils bénéficieraient d'une prescription absolue ? Erreur ! La justice divine ne perd pas ses droits. A l'heure fatale, les puissants d'un jour rendent leurs comptes comme les plus humbles.

Lorsque nous quittons ce monde, nous emportons le bilan de notre vie, le bien et le mal et il nous faut en faire la lecture à haute voix devant les juges investis par Dieu du droit d'entendre notre examen de conscience.

L'existence, pour beaucoup d'entre nous, est une nuit si noire que nous ne pouvons pas tous résister à la tentation de déserter le combat. La lutte pour la vie, les souffrances, aussi bien morales que physiques, terrassent les plus forts et quelques-uns courent au devant de la mort dans l'espoir d'y trouver le repos.

Le suicide auquel l'être à bout de forces a recours comme étant la délivrance suprême, est un acte que la société hésite à blâmer ; il n'est même pas rare d'entendre dans les rangs des défenseurs nés de toutes les infortunes, des voix légitimer cet acte de désespoir et en rendre hautement responsable notre organisation sociale, lorsqu'il est provoqué par la misère.

L'Eglise, seule reste sourde à la pitié. Elle ferme ses portes et refuse ses prières au désespéré, coupable souvent d'un moment d'affolement, et bien qu'elle parle au nom de l'Etre suprême bon et miséricordieux, elle repousse cette âme errante en proie aux remords.

Est-ce bien en effet la délivrance qui attend le malheureux démissionnaire de la vie !

Hélas non ! il ignorait qu'un contrat librement consenti par lui, le contraignait à ne pas s'échapper avant l'heure.

L'esprit, à peine ses liens charnels sont-ils brisés, se retrouve en présence d'un abîme nouveau, plus sombre que celui auquel il a voulu se soustraire ! la plus cruelle déception l'attendait et si par un effort de sa volonté il lui était donné de reprendre possession de son corps, avec quelle effusion de joie n'y reviendrait-il pas.

Le mal est fait, non pas irréparable, la bonté de Dieu rayonnant partout ; mais il laisse l'esprit dans un état de repentir empreint des pensées les plus noires.

Vous que passionne l'amour de vos semblables, vous dont la voix peut aller jusqu'à eux, combattez de toutes vos forces la pensée du suicide ; combattez-la sans relâche et vous aurez autant mérité de l'humanité que par vos généreux plaidoyers en faveur des déshérités.

Les spirites connaissent les angoisses des suicidés, car c'est près d'eux, dans leurs réunions qu'ils viennent implorer leurs prières.

Le besoin de confesser la culpabilité de leur désertion est celui qu'ils ressentent avec le plus de force; ce besoin devient si impérieux qu'ils considèrent comme une grâce d'être amenés par d'autres esprits dans un groupe spirite pour faire entendre, au monde qu'ils ont fui, leur acte de contrition.

Ce sentiment — la survivance de l'esprit étant admise — ne peut pas être mis en doute lorsqu'on voit des criminels torturés par les remords, se livrer d'eux-mêmes à la justice pour ramener un peu de calme dans leur conscience.

L'incarnation, avec toutes ses douleurs, est une épreuve acceptée par l'esprit ; il ne lui est pas permis de la briser.

Qui le dit l'affirme, le répète avec des sanglots ? Les esprits eux-mêmes.

Une suicidée, nous a donné par la transmission de la pensée la dictée suivante :

« L'apaisement m'est revenu après les longs gémissements qui ont suivi « l'acte dont je me suis rendue coupable aux yeux de Dieu.

« Je voudrais que ma voix se fît entendre pour arrêter les malheureux « qui croient trouver le calme ou l'oubli complet en se jetant dans l'inconnu de la mort.

« Après avoir vainement lutté pour surmonter mes souffrances morales « dues à l'abandon où je me suis trouvée, après avoir sacrifié ma jeunesse « à celui qui m'avait prise pour le suivre dans la vie, je résolus, comme « tant d'autres, de faire cesser mes angoisses en précipitant le moment de « la délivrance.

« Comment pourrais-je peindre mon erreur et les déceptions qui m'atten- « daient après avoir accompli mon acte insensé ?

« J'avais tant souffert que la pensée ne pouvait pas me venir que j'allais « me trouver en proie à des sentiments d'amertume autrement cuisants « que ceux dont je voulais m'affranchir.

« Oh ! les longues heures d'affaissement qu'il m'a fallu subir avant de « reprendre possession de moi-même et de sortir de mon état de trouble.

« Quelles que puissent être les afflictions humaines, elles ne sont pas « comparables à celles que nous endurons en rentrant dans le monde où « nous retournons tous, si nous avons voulu mettre un terme, avant l'heure, à « notre vie fut-elle la plus misérable.

« Le suicide n'est pas une fin, c'est l'entrée dans une condition nouvelle, « aggravée par tout ce que l'âme ressent de plus douloureux.

« Hélas, l'humanité ne soupçonne pas la portée de l'affranchissement

« par la mort volontaire de ses maux terrestres ; elle s'avance dans l'obscu-
« rité qui l'entoure, sans vouloir approfondir la raison d'être de ce que Dieu
« exige d'elle pour son avancement.

« Moi-même, j'étais dans l'ignorance de ce qui m'attendait à la sortie de
« la vie, en substituant ma volonté à celle devant laquelle nous devons nous
« incliner.

« Je l'ai compris après m'être jeté dans le grand inconnu et après avoir
« mesuré toute l'étendue de ma faute. »

18 novembre 1894.

Un mot encore à votre adresse, vous qui plaidez la cause des faibles et des souffrants. Dans vos luttes quels adversaires trouvez-vous devant vous?

Ces adversaires sont d'une part, l'égoïsme des riches et d'autre part la défiance aveugle que professent les hommes au pouvoir en se refusant à examiner autrement que par de vaines déclamations les questions sociales.

L'égoïsme, vous l'amenez de force en face des haines qu'engendrent les misères qui sont en grande partie son œuvre et vous lui en faites sentir tout le poids.

Et, au nom des droits de l'humanité, droits supérieurs aux textes écrits, vous vous efforcez d'arracher aux détenteurs du pouvoir les réformes que vous jugez équitables.

Cependant, vous aussi vous êtes une force par la parole et l'écrit, et nous sommes, nous spirites qui parlons au nom de vérités méconnues, traités par vous, comme vous l'êtes vous mêmes par ceux qui représentent la puissante organisation de la richesse ou qui possèdent la souveraineté du pouvoir.

Malgré le dédain que vous professez à l'égard de leurs idées philosophiques, les spirites sont de cœur avec vous ; ils s'associent à votre œuvre lorsque vous dénoncez les iniquités si pesantes aux faibles ; ils ne se séparent que des exaltés dont les paroles de revanche brutale excitent les plus mauvaises passions et trompent toujours les classes ignorantes et impatientes.

Les actes ds révolte prennent un caractère de justice nationale, lorsqu'ils arment la main des défenseurs de tout un peuple contre la loi violée par un abus de la force. C'est l'héroïsme en face du crime.

Il n'en est pas de même quand le fanatisme s'insurge contre la société et se fait criminel sous le prétexte de lui faire expier les torts qu'il lui impute.

Dans ce cas, il n'appartient à personne d'usurper la fonction de justicier.

L'idée ne peut pas triompher par des moyens tachés de sang, impuissants d'ailleurs devant la réprobation générale.

Il serait à souhaiter que les violents connaissent les paroles que l'un des

leurs nous a fait entendre quelques jours après avoir payé de sa tête, le crime dont il s'était rendu coupable envers la société.

Ses paroles, nous les reproduisons telles qu'il les a confiées à notre pensée.

« Ce qui m'attendait à mon départ de votre monde a été pour moi un « réveil auquel j'étais loin de penser.

« Oui, je vis; la mort du corps m'a laissé toutes mes pensées et me voilà « transporté dans un monde que je ne soupçonnais pas.

« Le choc a été terrible, mais il a duré peu de temps, puisque quelques « jours à peine se sont écoulés depuis la peine que j'ai encourue et subie, « et qu'il m'est possible de me reconnaître, de réunir tous mes souvenirs et « d'accomplir dans un recueillement de quelques heures, un retour sur « moi-même et de sonder l'étendue de mon erreur.

« Vous qui recueillez mes pensées, qui étiez tout prêt à les recevoir ne « me blâmez pas.

« Ai-je eu comme vous, le bonheur de la révélation de notre existence sur « la terre, et m'a-t-il été donné d'en comprendre la portée?

« Non, rien que la haine de la société au milieu de laquelle j'ai vécu, n'est « venu troubler mon esprit avant d'armer ma main criminelle.

« Ai-je eu le loisir d'étudier la loi qui préside au progrès et en assure le « triomphe en s'en remettant à celui qui dirige tout?

« Connaissais-je le redressement des erreurs par une application si juste « d'une loi à laquelle nul ne peut se dérober, en subissant à son tour les « souffrances que son devoir était d'alléger.

« Rien de tout cela n'est jamais entré dans mon cerveau.

« Limitant notre action à la vie terrestre je ne pouvais avoir la moindre « idée de cette divine justice aussi prévoyante que parfaite.

« Je sens maintenant qu'il fallait que celle des hommes suivit son cours « pour apparaître ici comme ayant, en partie, payé la dette contractée.

« Le nom de celui qui gouverne les mondes, et que je n'ose prononcer, « n'était à mes yeux qu'une superfétation et je n'ai jamais cherché à le « connaître et à l'approfondir.

« J'étais un insensé excusable par son ignorance. Combien j'aurais été « fort, si la révélation de notre rôle avait pu me pénétrer. J'étais né pour « la lutte et c'est pour le bon combat que j'aurais pris place dans le rang de « nos frères pour vous apporter mon concours.

« Hélas, j'ai suivi une voie toute différente qui est sans issue et va à « l'encontre de la volonté divine lorsqu'elle conduit à la vengeance brutale.

« Que ne me suis-je inspiré de l'exemple de celui qui est venu apporter à

« l'humanité des paroles de paix et d'amour, tout en dévoilant les turpi-
« tudes des mauvais riches et des accapareurs de consciences.

« J'ai été un inconscient guidé par des sentiments généreux mais que
« réprouve la divine justice de notre père.

« Que de joies pour les vôtres qui comprennent leurs devoirs, tout en
« conservant au fond du cœur cet amour fraternel qui en fait de véritables
« amis.

« Merci de m'avoir accueilli comme un malheureux naufragé qui a sombré,
« mais que la mer rejette sain et sauf sur le rivage.

« Merci du bien moral que j'emporte de mon acte de contrition qui s'élève
« plein de foi vers Dieu.

11 février 1894. Auguste Vaillant (1).

Tous nos écarts ne relèvent pas de la justice des hommes.

Il arrive souvent que le devoir nous place entre notre conscience et nos convoitises, et le nombre est grand de ceux qui méconnaissent leurs obligations morales les plus dignes d'être respectées et s'en affranchissent sans souci de l'avenir.

Pendant leur existence ils n'ont pas encouru les sévérités de la loi, la société ne s'est pas détournée d'eux, pourquoi se seraient-ils montrés vis-à-vis d'eux-mêmes plus sévères que la société et la loi?

Ils ont traversé la vie sans se préoccuper d'un fait lointain déjà, oublié presque et absous par la coupable indifférence du législateur.

Ils ont vécu dans une parfaite tranquillité d'âme jusqu'au retour dans le monde où nous trouvons derrière nous, dans son plein jour, l'étape dernière, comme on revoit par la pensée en revenant chez soi après une longue absence les évènements auxquels on a été mêlé.

Quelle faute ont commise ces inconscients?

Ils portent devant Dieu la responsabilité de l'abandon de l'enfant, né de leur chair, qu'ils ont laissé à la charge de la mère impuissante souvent à se réclamer de la loi, tandis qu'ils faisaient eux, de nouveaux projets d'avenir.

Après l'épreuve chacun est remis à sa place. Elle, qui peut-être s'est cachée du monde, mais que l'amour maternel a soutenue, a fait forte et courageuse, elle apparaît dans le rayonnement du devoir accompli.

Lui, abîmé dans ses remords, misérable, il attend dans l'isolement qu'un rayon de la miséricorde divine le pénètre et lui fasse entrevoir l'heure de la réparation.

(1) Après sa condamnation, un homme de bien, M. F..., parla à Vaillant du problème de nos destinées résolu par la philosophie spirite. Vaillant put comprendre et mourir en paix. M. Julien Bouchot, qui habite à Wortking (Angleterre), ignore ce détail.

D'autres ont eu à choisir entre la ruine matérielle et la ruine morale.

Si, recourant à des subterfuges ils ont préféré sacrifier l'honneur à l'argent, leur défaillance appelle un redressement inévitable.

Les cas de conscience que chacun de nous rencontre affectent toutes les formes. Ce sont autant d'épreuves semées sous nos pas, que nous devons nous efforcer de franchir sans déchirure, notre avancement étant en raison des victoires remportées sur nous-mêmes.

Croire que l'on possède, par la révélation spirite, une puissance capable de modifier avec avantage les conditions matérielles de la vie, est un écueil que les nouveaux initiés ne peuvent pas toujours éviter.

Le nouvel adepte ne doit pas se faire d'illusion à cet égard, ni perdre de vue que le spiritisme ne peut lui apporter que des satisfactions morales, sous peine de s'exposer aux plus amères déceptions.

Il est rare que les spirites dans leur enthousiasme de la première heure ne soient pas sujets à des erreurs qu'une plus grande expérience leur épargne par la suite.

Il existe des médiums dont la faculté professionnelle consiste à fournir des renseignements sur des questions d'intérêt privé.

Nous ne pensons pas qu'il faille les encourager. Si les faits ennoncés par eux se sont vérifiés parfois, combien de spirites trop confiants ou se croyant l'objet d'une faveur spéciale, ont été victimes de leur crédulité, en acceptant ce que leur avait prédit la table parlante ; combien d'intelligences, fortes jusque là ont été attirées, tyranisées par des prédictions où l'ignorance et le grotesque se donnaient carrière !

Il s'est publié récemment, en Angleterre, un ouvrage sur le « spiritualisme » qui a fait sensation.

« There is no death » — La mort n'existe pas. —

Nous en extrayons les lignes suivantes :

« Il y a longtemps déjà que j'éprouve le désir de publier le récit des « expériences merveilleuses auxquelles il ma été donné d'assister au cours « de mes recherches sur le spiritualisme.

« Je décris ce que j'ai vu de mes propres yeux et je répète les paroles que « j'ai entendues de mes propres oreilles, laissant à mes lecteurs le soin d'en « tirer la déduction qu'il leur plaira. Je n'ai pas l'ambition d'établir une « théorie ou de promulguer une doctrine, ce que je désire par dessus tout « c'est de ne provoquer aucune polémique (1). »

Après cet exorde le lecteur voit défiler les phénomènes les plus étranges qu'on puisse imaginer.

(1) Traduit de l'Anglais.

L'auteur de « There is no death » Mrs Marryat, une dame très répandue dans le monde des lettres, préconise le spiritisme comme pouvant, par ses révélations, aplanir les difficultés de la vie ; elle en donne de nombreux exemples.

Nous ne nous élevons pas systématiquement contre la possibilité de la révélation venue d'outre-tombe dans le domaine des évènements terrestres, ce que nous n'acceptons pas c'est la provocation dangereuse et décevante dans l'attente d'un remède à nos maux.

Qui sait d'ailleurs si le spiritisme ne comporte pas dans ses manifestations le caractère propre aux goûts, aux tendances et au tempérament d'une nation.

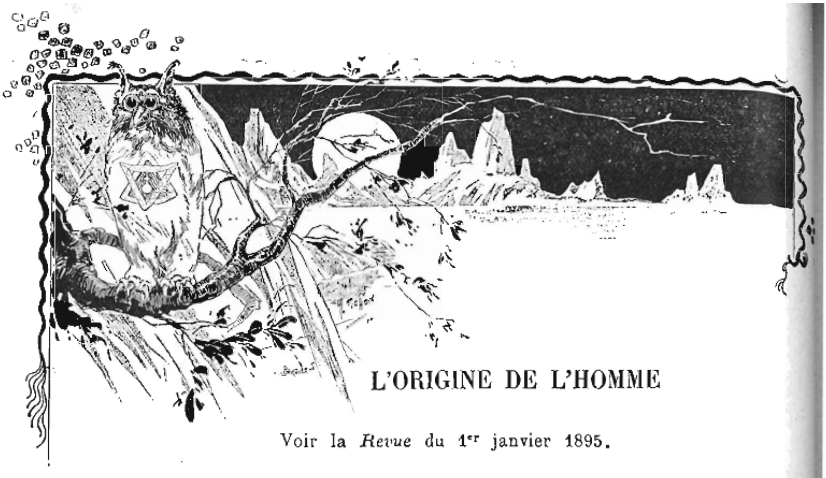
Après les premiers tâtonnements, les spirites en France se sont surtout attachés aux joies morales de la doctrine, leur esprit y trouve de vastes sujets d'étude et leur âme un sanctuaire fermé aux déceptions. De plus, ils n'oublient pas que c'est sur leur sol que s'est édifiée la nouvelle philosophie.

Le Spiritisme quels que soient les efforts de ces détracteurs s'avance à la conquête de l'humanité. — Ses contingents vont se grossir chaque jour des attardés d'hier, revenus du monde de lumière pour s'enrôler sous sa bannière.

Le siècle prochain, enfin en possession de la vérité, s'étonnera des longues résistances du clergé, de ses efforts persistants pour empêcher la créature de comprendre celui de qui elle émane.

Il s'étonnera également que les hommes de science se soient contentés d'interroger la matière, sans jamais consentir à découvrir le ressort caché auquel elle obéit (1).

(1) Cette étude est aussi imprimée en brochures in-8, sur beau papier, à 0 fr. 50 centimes ; 10 brochures pour 2 fr. 50, afin de la bien répandre.



L'ORIGINE DE L'HOMME

Voir la *Revue* du 1er janvier 1895.

En parlant des deux éléments microscopiques, la cellule — élément masculin, et la cellule — élément féminin, nous avons dit, avec les paroles du Dr Gibier, qu'elles se rencontrent et l'homme est engendré.

Nous ne pensons pas suivre, pas à pas, la marche évolutive du fœtus, mais nous nous bornerons à dire que la matière ovulaire se développa sous l'influence de la vibration pleine de vie et d'énergie, et qu'il naquit de la substance nerveuse la plus pure, et que l'énergie s'intégra enfin sous la forme de l'être humain.

L'homme, tel qu'il se présente, suppose une organisation, un assemblage de ce qu'on peut appeler des *instruments*, combinés et unis les uns aux autres par des liens plus ou moins intimes, plus ou moins nécessaires, et appropriés pour concourir au moyen de leur action organisée, au soutien, au développement et à la reproduction de l'individu.

Nous avons démontré que tout ce qui existe dans la nature est doué d'une vie qui lui est propre, comme on l'a vu de l'atome à la cellule. Mais, en arrivant à la matière organique nous dirons avec Goethe : « Plus un être est imparfait, plus ses parties constituantes sont en analogie entre elles, et sont semblables au tout ; plus l'être est parfait, plus ses parties sont dissemblables entre elles ; plus analogues sont les parties entre elles, moins elles sont subordonnées entre elles. »

La subordination entre les parties donne donc la mesure de la perfection dans l'organisation.

Le perfectionnement s'atteint à travers des métamorphoses multiples et de nombreuses évolutions, depuis les êtres inférieurs jusqu'aux êtres supérieurs ; ce perfectionnement manifeste la nature de tous les degrés de l'organisation, et parvient jusqu'à l'homme qui les embrasse tous.

Bien que l'homme paraisse l'être le plus élevé que nous puissions voir,

on ne peut s'abstenir d'observer en lui une relation très marquée avec d'autres êtres, et même avec ceux dont l'organisation est la plus imparfaite.

Telle est la cause pour laquelle les parties de son corps ne sont pas animées de la même énergie; il devient évident qu'en lui il y a également des différences graduelles, et même, les degrés divers des couleurs que la nature a établie entre les différentes espèces d'êtres, puisque, dans son corps, se trouvent tous les genres d'activité que la nature a réunis dans les autres règnes.

Quelques activités, qui composent l'organisme humain, sont douées d'une sensibilité exquise, tandis que d'autres le sont moins. Cette sensibilité décroît peu à peu jusqu'à s'annihiler presqu'entièrement dans plusieurs autres dont les fonctions ressemblent mieux à celles des végétaux. Exemple: les cheveux ne sont qu'une sorte de végétation très peu douée de sensibilité.

Sans doute, toutes ces parties, si nombreuses et si différentes, trouvent leur origine dans le tissu embryonnaire; les éléments anatomiques qui en constituent l'économie dans la plénitude de son développement, ne sont que des cellules primitives identiques.

Ces cellules, se groupent en vertu du principe universel d'association qui gouverne la nature; de leur union, résulte immédiatement la division du travail. Ces cellules embryonnaires, sans différences entre elles, adoptent une morphologie distincte, et chacune d'elles se trace son fonctionnement particulier, jusqu'à constituer les différents organes et les mettre en relation réciproque; c'est ainsi qu'elles forment l'individualité humaine.

Quelle intelligence régit donc le travail de chaque cellule, pour lui faire acquérir la morphologie précise et constituer l'organe ou le système voulu, avec son fonctionnement? Est-ce la loi d'hérédité? Mais qui a établi cette loi? Il n'y a pas de loi sans législateur intelligent qui la conçoive et veille à son exécution.

Au-dessous de la loi d'hérédité, il y a surtout la *loi du progrès*, en vertu de laquelle s'efface l'empreinte que la cellule mère avait imprimée dans la cellule fille, pour engendrer des organismes toujours plus perfectionnés.

Le groupement cellulaire, qui ne peut se réaliser au hasard (car il n'y a pas de hasard dans la nature), est produit par la *loi d'attraction* qui gouverne l'univers. Cette loi si sagement équilibrée, est semblable à celle qui fait graviter les étoiles autour de l'astre central avec une précision mathématique; elle produit la force de cohésion qui unit les molécules dans les cristallisations chimiques et les fait s'agglomérer en se nourrisant, en se développant, en se reproduisaut *sous l'actiond'une intelligenec qui les dirige*,

sans jamais les abandonner aux causes éventuelles et variables qui les entourent.

Dans la vie de la cellule, on observe des facultés et des forces inhérentes qui constituent son individualité. En vertu de cette individualité elle choisit, entre les substances environnantes, celles qui lui conviennent ; grâce à la force assimilatrice, elle transforme en substance propre la matière choisie, et peut la placer en un point opportun, pour obtenir sa croissance et l'arranger d'une manière toute relative à son type cellulaire. Par cette individualité, elle possède la force génératrice pour engendrer d'autres cellules douées de facultés identiques aux siennes ; elle peut épuiser ces facultés et se désagréger en se mêlant à la matière, pour y continuer sa transformation et son évolution incessante.

La vie de la cellule traverse donc les mêmes phases dans la vie humaine ; indiscutablement dans la cellule, il existe une *force intelligente* et *vitale* qui la fait se développer, se reproduire et s'associer selon la forme voulue, par la loi que la cause des causes sut instituer.

Il est aussi indiscutable, que ce procédé s'est déjà réalisé dans l'atome, lequel, dirais-je est presque l'être initial, qui donne ses facultés à la cellule qu'il compose en se groupant, et devenue déjà molécule en vertu des forces d'association et de cohésion.

Si la cellule *sent*, comme on ne peut en douter, puisque sans la sensibilité elle ne pourrait exécuter aucune de ses actions, on ne peut, d'aucune manière, lui refuser rationnellement une conscience et une intelligence, lesquelles sont en relation avec le perfectionnement, avec le progrès que l'individu a fait acquérir à l'organisme dont il se sert ; mais cette cellule ne cesse pas d'être une intelligence et une conscience ; elle commence à se manifester avec ce qu'on appelle « l'irritabilité organique ».

Dans le travail pour la fabrication et l'entretien du corps humain, on rencontre ce phénomène étrange : Si les *ouvriers-cellules*, chargés du travail, reçoivent les matériaux qui leur sont nécessaires, ils travaillent automatiquement pour leur propre compte, sans que la volonté prenne aucune part à la construction de l'œuvre.

Haeckel se fondant sur ce phénomène, *a attribué une âme à la cellule.*

De tout ce dont nous avons parlé jusqu'ici, il résulte que le perfectionnement est atteint par tous les êtres qui existent dans l'univers, moyennant l'évolution ; que les phénomènes d'absorption, de transformation et d'intégration, qui incessamment se répètent pour l'évolution de ces mêmes êtres jusqu'à l'infini, sont les seuls qui déterminent leur existence et leur mode d'être ; que la *force de cohésion* qui unit les molécules de la pierre va devenir une *force psychique* ; et tous ces phénomènes constituent la preuve la

plus éclatante que, dans l'atome, aussi bien que dans la molécule, et dans la cellule, existe une *force intelligente*.

*
* *

La force vitale humaine, (la même que celle qui donne origine à toutes les formes des êtres qui constituent la nature) est la résultante de la combinaison et de la transformation de l'état radiant en d'autres états *de la matière*, dirigée par l'intelligence.

C'est un nombre de vibrations, de condensations, de transformations, d'expansions, exactement comme le procédé par lequel se produit la lumière, le son, la chaleur, ou les autres combinaisons chimiques. Mais ici nous rencontrons un autre facteur qu'on ne trouve jamais dans les réactions chimiques, ni dans les phénomènes physiques.

Du fonctionnement de la vie organique, il résulte, en premier lieu, ce que les biologistes appellent *l'irritabilité*. Cette faculté qu'on reconnaît dans les organismes les plus rudimentaires, se perfectionne et se partage en d'autres facultés, jusqu'à ce qu'on la puisse voir dans l'être humain avec tous les attributs de la raison et de la conscience.

Dans la succession de ces phénomènes on rencontre toujours le même résultat invariable : la progression constante des êtres et le fait spécial que, à mesure qu'ils s'élèvent, ils accumulent et assument dans leur organisme, non seulement la force vitale des êtres inférieurs, mais aussi toutes leurs fonctions qui en engendrent d'autres, de nouvelles, lesquelles sont toujours en relations avec celles existantes, et d'autres formes encore, qui sans doute présentent une ressemblance marquée avec les formes et les fonctions premières.

C'est pour cela que dans le corps humain, se trouve la synthèse du règne animal, toujours en harmonie parfaite avec la multitude des activités vitales qui se manifestent séparément dans les animaux inférieurs.

Nous avons ainsi reconnu que la vie, à son origine, est simplement la combinaison de l'état radiant avec les autres états de la matière qui constituent le corps humain, dans une proportion plus grande que dans les autres états de la nature

*
* *

Au-dessus du quatrième état de la matière, l'état radiant, découvert par William Crookes, existe donc un autre état bien plus parfait, qui sera le cinquième... le dixième ?... on ne peut le préciser, mais que, pour nous entendre, on pourrait nommer, avec le Dr Fernander-Ballestreros, l'*état bio-radiant*, puisqu'il prend son origine dans l'action de l'état radiant sur les autres états de la matière dans l'engendrement des êtres organiques ; au fond c'est la même entité que le Dr Gibier appelle *âme*, que le Dr Barety

nomme *force néurique radiante*. Cet état plus parfait constitue ce *quelque chose* d'abstrait que personne n'a pu encore déterminer, mais qu'on a appelé *force vitale*, *force psychique*, *médiateur plastique*, *force nerveuse*, *force animique*, *périsprit*, etc., pour l'appliquer rationnellement au bien de l'humanité.

M. Henri Delaage, dans *L'Eternité dévoilée*, en parlant de cette substance, de cette force qu'il appelle *esprit de vie*, s'exprime ainsi (1).

« Les Hiérophantes appelaient cet élément de l'homme, *esprit de lumière* ; les Mages, *feu vivant* ; les Grecs, *manes* ; les Pythagoriciens, *âme du monde* ; les Latins, *spiritus* ; les Platoniciens, *médiateur plastique* ; les Pères de l'Eglise primitive, *esprit* ; les Philosophes hermétiques, *mercure vivant* ; les Alchimistes du moyen-âge, *nausée* ; et nous autres, enfin, *esprit de lumière et de vie*.

« L'une des propriétés les plus notables de l'*esprit de vie*, c'est sa *puissance génératrice*. On a reconnu en lui cette incontestable propriété, les philosophes hermétiques lui donnnèrent le nom de *feu générateur*.

« Dès lors que l'*esprit générateur*, en vertu de son activité éternelle, a formé tous les organes de l'homme qu'il a révisés avec son essence vivifiante, dès lors il s'agite, et son impatiente activité se sent avide d'expansion et de mouvement extérieur : il se transforme en force attractive et prend le nom de *charme*, celui des sorciers du moyen-âge ».

Cette *force* dirige toutes les fonctions, en vertu de la loi d'association et de perfectionnement progressif ; bien que dans les organismes rudimentaires elle se borne aux fonctions nutritives, elle se manifeste néanmoins en mouvements coordonnés dans les autres organismes, jusqu'à constituer toutes les sensations qui dans les différentes espèces, déterminent la nature et la qualité des appétits, des mœurs, des instincts, des passions, des actions intellectuelles et des autres attributs qui les distinguent, tout en conservant toujours l'empreinte caractéristique de la force originaire.

***

Le progrès de tous les êtres qui peuplent l'univers entier, se vérifie avec une lente et insensible gradation ; en atteignant le règne zoologique, on voit qu'au-dessus de l'animal le plus parfait est placé l'homme, le plus imparfait, qui cependant conserve la marque de son origine. Cette même gradation se conserve durant tout le développement embryonnaire individuel.

Les corps inorganiques, fixés dans l'espace qu'ils occupent, isolés et sans *relations apparentes* avec les objets environnants, ne souffrent par l'influence des causes extérieures et présentes, qu'en vertu des lois psychiques et chimiques.

(1) J'écris d'après une traduction, je ne peux donc en garantir la fidélité.

Les êtres organiques manifestent, du moment même de leur génération, un élément d'activité qui leur est particulier, une faculté de sentir qui met continuellement en jeu leurs mouvements réflexes ou spontanés, mais dirigés toujours vers la conservation et le bonheur.

Les impressions des causes extérieures sur les corps inorganiques, s'exercent en raison de l'impulsion physique et de la force résultant de la masse et de la vélocité. Sur les êtres organiques, ces impressions au contraire, sont toujours relatives à la constitution et au degré de sensibilité et de perfection de celui qui les expérimente.

Voilà donc comment, en vertu de l'évolution universelle, l'unité de la matière est démontrée, fait que manifeste le progrès scientifique en réduisant à une entité seule la *dualité de l'âme et du corps*, en admettant que l'esprit est de la matière à un état différent des états connus et acceptés par la physique.

La conséquence qu'on peut en tirer, c'est que cette matière intelligente, est le seul juge des sensations qu'elle reçoit et des vibrations qu'elle transmet à d'autres matières.

L'action réflexe qui se manifeste dès le premier moment où la matière commence à s'organiser, n'est que la manifestation première de l'état bio-radiant, état qui, comme les autres, possède ses propriétés exclusives. La matière bio-radiante, ou *force psychique*, *âme*, *esprit*, existe à l'état latent et rudimentaire dans toute la matière, jusque dans ses manifestations les plus atténuées. Elle existe aussi à l'état d'embryon, s'élevant à mesure qu'elle monte dans l'échelle des êtres, fonctionnant toujours d'une manière conforme à son degré de progrès et de perfection.

(*A Suivre*). G. PALAZZI.

MÉDIUM E. SAMBOR, A VARSOVIE

Monsieur le Rédacteur,

Quelque temps après les séances de Proskourow, décrites dans votre *Revue*, j'avais chez moi un très bon médium, M. *Etienne Sambor* qui s'était fait une réputation dans nos grandes villes; il avait eu une polémique assez vive dans la presse.

Le cercle spirite de Saint-Pétersbourg me l'envoya, en juillet 1894, pour cinq séances.

Avant d'aborder le récit des phénomènes très intéressants obtenus avec le dit médium, permettez Monsieur le rédacteur, que par l'intermédiaire de votre organe, je prévienne contre un certain désagrément les cercles spirites

qui peuvent se trouver dans une position pareille à la mienne, c'est-à-dire qui voudraient produire chez eux un médium qui reçoit des honoraires.

Soyez attentifs, chers frères, dans le choix des assistants de la presse ; la plupart, portés à imposer leur savoir, veulent continuer ce rôle dans la question spirite et se poser en autorités infaillibles quant aux phénomènes.

Justement un publiciste pareil m'est échu en partage.

Ce brave homme ne se donnant pas la moindre peine pour approfondir nos recherches, à priori considérait comme jonglerie chaque phénomène se produisant dans l'obscurité ; son collègue, en même temps, nous enseignait que la science de la nature et la physiologie suffisent pour résoudre la question du médiunisme.

Mes séances qui n'étaient pas dirigées selon le raisonnement de nos deux critiques, ont été nommés par la presse « un amusement de dilletantes ; je suis l'associé d'un jongleur, ma maison est le numéro d'un hôtel quelconque ! »

1. L'ÉVITATION DU MÉDIUM

Nous étions 14 personnes environ, y compris le médium.

Nous formâmes un cercle assez spacieux, sans mettre les mains sur la table qui était placée au milieu de la chambre et pourvue de différents objets dont les forces invisibles pouvaient faire usage.

Il y avait une guitare, un harmonium, un petit orgue à manivelle, un petit tambourin, une trompette, etc.

Assis quelques instants en pleine lumière, tenant les mains sur nos genoux, nous reçûmes l'avis du médium de former une chaîne ; peu après on nous fit éteindre la lumière.

Dans une obscurité profonde se présentèrent les phénomènes suivants : attouchements, étincelles, étoiles en zig-zag, feux follets, nuages, coups frappés, voix qui nous recommandaient en chuchotant diverses choses qui concernaient les assistants ou le médium.

Les attouchements ne s'étendaient qu'à la 4me ou à la 5me personne assises auprès du médium. Les voix arrivaient droit à l'oreille de quelques-uns de nous. Les lumières étaient parfaitement visibles et de diverses sortes.

Durant ces phénomènes les contrôleurs du médium : le célèbre mathématicien Gobiewoski, d'une part ; de l'autre le délégué du journal polonais « *Prawda* » (la vérité), déclarèrent aux assistants que le médium s'élevait très haut dans l'air ; ils étaient forcés de se lever de leurs places et de tendre leurs mains si haut que possible, et enfin de grimper sur leurs chaises car le médium s'élevait toujours plus haut.

Alors les assistants de la droite, du côté de M. Matuozewski, s'avancèrent

vers le médium qui planait en l'air pour vérifier le fait. Palpé de toutes parts par ce dernier, le médium s'affaissa sur ses épaules.

Nous aperçûmes alors, au plafond, de petits nuages phosphorescents.

C'est dans cette position aérienne qu'on photographia ce médium à Saint-Pétersbourg, à la lumière au magnésium.

La rédaction du *Rebus* possède assurément la reproduction de la dite photographie.

2. LES SONS DE LA GUITARE EN PLEINE LUMIÈRE, ET CEUX D'AUTRES INSTRUMENTS DANS L'OBSCURITÉ

Chaque séance était divisée en plusieurs parties ; le médium se fatiguant assez vite, demandait souvent un intervalle de repos ; la séance durait de 9 heures à 2 et 3 heures après minuit.

Nous commençions ordinairement chaque partie en pleine lumière ; dans cette condition les phénomènes se laissaient longtemps attendre. Un seul et unique phénomène eût lieu en pleine lumière, ce fut d'entendre les sons de la guitare qui se trouvait sur une table placée au milieu de notre cercle. L'un des assistants croyait entendre le léger frémissement des cordes.

Nous écoutâmes attentivement et tournâmes nos regards vers l'instrument ; bientôt une corde résonna, puis une autre ; leurs vibrations étaient parfaitement visibles. Ce fait se réitera plusieurs fois à notre demande.

Sitôt la lumière éteinte, une vibration violente se fit entendre, comme si l'on tirait les cordes à pleines mains.

Enfin la guitare tomba à terre et glissa de mains en mains parmi les assistants. On chanta une cracovienne et la trompette qui était aussi sur la table se mit à accompagner le chant.

Le tambourin planait en l'air, tambourinant en mesure et le petit orgue à manivelle voyageait d'un voisin à l'autre, en produisant des sons à petits intervalles.

3. LA BOITE A MUSIQUE JOUANT SANS ÊTRE MONTÉE

Pendant les séances nous chantions en chœur. *Dévotion chamanaise*, selon M. le délégué du journal « *Pravda* ». Fatigués par le chant, nous remontions ordinairement la boîte à musique qui jouait ses petits airs, je la possède chez moi depuis longtemps.

La boîte à musique étant à bout de son répertoire, nous n'avions plus envie de chanter et il se faisait tard; quelqu'un proposant de la remonter je me levais pour le faire, quand le médium nous dit : « Cela est inutile, mettez-la par terre, auprès de moi, peut-être jouera-t-elle sans être remontée. » Je la plaçai à terre, à un pas de distance, et derrière la chaise du médium et retournai à ma place.

Un instant après le médium se mit à gémir, à s'agiter violemment et la boîte a musique fit entendre quelques sons, puis deux ou trois notes ; elle se tut et l'inquiétude du médium augmenta ; tout-à-coup la boîte glissa sous la chaise du médium et s'en vint jusqu'à la 4me personne à droite ; elle se mit à jouer distinctement après s'être remontée elle-même... « *Arrête* ! » commanda le médium, la musique se tut à demi-mesure. — « *Joue* ! » ordonne-t-il de nouveau et la musique continua. — *Tais-toi* ! s'écria quelqu'un, la musique se tut. « *Joue* ? et elle recommença. »

En un mot, l'épreuve fut réitérée par tous les assistants, et toujours avec un résulat favorable.

Enfin mon tour vint aussi. — Quand à moi, dis-je, comme maître de la maison je suis loin d'être satisfait ; j'exige une manifestation plus évidente, le répertoire de la boîte possèdant une polka, je demande qu'elle la joue, tout seul. Le rouleau de l'instrument commença à tourner, sans suite d'abord, accrochant quelques notes de chaque pièce et trouvant enfin ce qu'il lui fallait, la boîte à musique se mit à jouer la polka.

Charmés par ce phénomène si étonnant, nous en dressâmes le procès-verbal.

Il m'est défendu de l'imprimer, ayant donné ma parole de ne pas le publier; il me manque la signature de M. le délégué de la « *Vérité* » que j'ai exclu du procès-verbal, je le lui ai remis, sachant qu'il avait exprimé dans son journal, la crainte que j'en puisse faire usage après sa mort (? !)

4. LE DOS D'UNE CHAISE ENFILÉ A UN BRAS DONT LA MAIN EST UNIE A LA CHAINE

On a écrit beaucoup à ce sujet, à Saint-Pétersbourg, et nous attendions ce phénomène.

Assis et nous tenant les maîns, le médium bien disposé, les phénomènes se succédèrent sans relâche ; les étincelles en zig-zag faisaient l'effet d'une illumination en miniature.

Le médium assoupi, en transe, s'agitait tellement que les contrôleurs pouvaient à peine le retenir. Les attouchements étaient très nombreux ; à chaque instant l'un de nous annonçait qu'il était pincé, qu'on lui tirait la barbe, qu'on lui ôtait ses lunettes.

Tout à coup le médium, toujours entouré de ses contrôleurs, quitta sa chaise et demanda à celui de la gauche s'il ne voulait pas avoir à son bras, sa chaise qui était en jonc, avec un appui recourbé ? L'interlocuteur y consentit volontiers ; de suite nous l'entendîmes dire qu'il avait une chaise enfilée sur son bras droit, quoique sa main fut tenue continuellement par la main du médium.

Nous demandâmes aux forces invisibles la permission d'allumer pour constater de visu ce phénomène extraordinaire, et en effet la chaise du médium était suspendue au bras de l'assistant.

Le passage de la matière à travers la matière était manifeste ici. Le médium se sentait très épuisé.

UN NOEUD NOUÉ DE LUI-MÊME, SUR UNE CORDE DONT LES BOUTS SONT FIXÉS A L'AIDE D'UN CACHET EN CIRE

J'arrive à un phénomène des plus sérieux, très étonnant, expérimenté jadis avec un médium par Zollner, l'astronome de Leipzig, savoir : un nœud fait par une force extérieure, sur une corde dont les bouts sont tenus par un cachet. Ce phénomène si rare, eût lieu à notre dernière séance avec Sambor.

Après la première partie peu féconde en résultats nous prîmes le thé.

A la table Sambor me demanda ma carte de visite ; « si cela doit servir à une expérience, lui répondis-je, il conviendrait mieux, ce semble, de demander un billet pareil à l'un des assistants. » Mais il n'y a aucune importance, s'obstina à dire Sambor, l'expérience sera accomplie de telle sorte que le propriétaire du billet n'y jouera aucun rôle.

Bon gré mal gré j'allai à la recherche du billet.

En revenant dans la chambre des séances je remarquai que l'un des assistants, justement le délégué de la rédaction du journal « *Pravda* » (la Vérité), causait avec Sambor auprès de la table placée au milieu de nous ; le premier tenait un morceau de la corde, le cachet et une bougie allumée ; l'autre une carte de visite et de la cire à cacheter. Je demandai le pourquoi et il me fut répondu que sur la corde unie, pliée en deux, et dont les bouts seraient assujettis au billet, appartenant justement à M. le délégué un nœud allait se faire de lui-même, le nœud de Zollner.

L'opération terminée, chaque assistant, en commençant par M. le délégué, propriétaire du billet (et comme preuve qu'il n'y eut aucune tricherie), posa sa signature de l'autre côté du billet.

Le tout fut accroché à un clou, au bas d'une glace, bien scellé, et nous reprîmes notre place pour continuer la séance interrompue par le thé.

De petites manifestations eurent lieu, et quinze minutes s'écoulèrent ; le médium fit allumer pour examiner la corde, le nœud n'y était pas. Le médium demanda qu'on mit le lasso à son cou, et la lumière éteinte, on attendit encore quelque temps, l'impatience et la curiosité nous tourmentaient. On alluma à nouveau mais le nœud n'était pas noué, même au cou du médium.

Le lasso fut suspendu au cou d'une troisième personne, à gauche du médium et toujours scellé.

Nous attendîmes assez longtemps ; le médium demanda à son voisin de gauche : « Voulez-vous Monsieur que ma chaise se trouve à votre bras ? » « Oui je le désire », répondit-il machinalement ; à l'instant il sentit que la chaise du médium s'était enfilée à son bras, malgré son attention à tenir sans cesse et fortement la main de Sambor.

On alluma et tout le monde constata le phénomène.

Le délégué laissait avec une certaine ostentation examiner la chaise qui lui pendait au bras.

Dans ce trouble momentané on oubliait le billet et le lasso ; le porteur s'approchait justement et chacun de dire : « Venez, venez, peut-être le nœud est-il fait ? » On s'empressa d'ôter le lasso, le nœud s'y trouvait.

Le délégué saisit le premier la corde et se mit à l'analyser ; puis on ne sait dans quel but il arracha une partie du cachet, retenant les bouts de la corde et il finit par conclure que : *Le nœud était probablement caché sous la cire et que le médium l'ayant gratté en partie, avait pu attirer le nœud au milieu de lasso.*

Il est inutile de dire que le médium ne pouvait le faire en aucune façon, ayant les mains retenues par celles de ses voisins ; mais *M. le savant* le vonlait et cela devait être ainsi !

Je l'interrogeais lui demandant pourquoi il avait signé le billet avec les autres assistauts, s'il admettait une malversation?

« J'ai signé, dit-il, pour prouver que c'est mon billet ! »

Cela était superflu cependant, quand le nom du propriétaire était imprimé sur le billet.

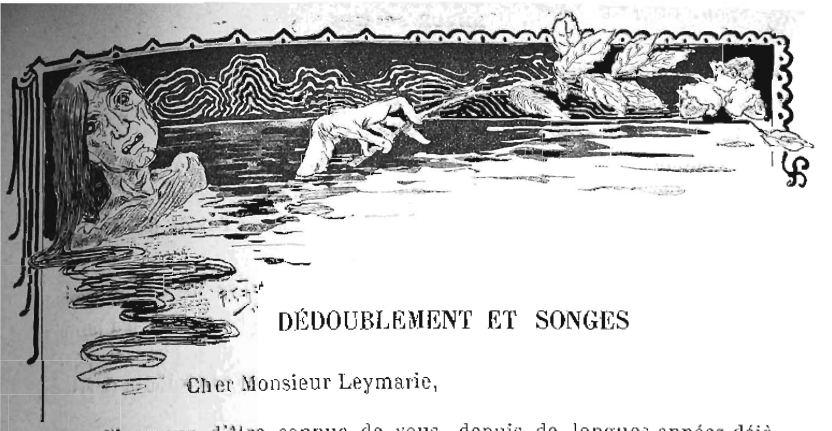
Telle est la fin de notre séance; loin de me satisfaire, ces séances ne m'ont causé que des peines ; MM. les journalistes ne ponvant nier les manifestations qu'ils avaient probablement avoué au fond, ni attaquer le mèdium qu'ils tenaient sans cesse dans leurs mains ont néanmoins prouvé leur antipathie contre le spiritisme en se rejetant sur moi « *comme ne sachant pas diriger les séances* » ; non seulement ils m'ont vilipendé avec une violence inusitée dans leurs journeaux, mais ils ont imprimé contre moi des satyres dans le genre humouristique, lorsque nous cherchions simplement la vérité.

Les préjugés sont choses tenaces, si absurdes soient-ils !!!

C'est ce qui s'appelle défendre sa position honnêtement, et selon le mode moderne de bavardage inconséquent que de fuir la sincérité et la bonne foi.

WITOLD CHLOPICKI.

Varsovie, le 10 novembre 1894.



DÉDOUBLEMENT ET SONGES

Cher Monsieur Leymarie,

J'ai l'honneur d'être connue de vous, depuis de longues années déjà, ainsi que feu mon mari, cet ingénieur si distingué : je vous assure que tous les faits consignés sur ces pages, par ma fille, sont *absolument vrais et scrupuleusement exacts.*

Nous en avons encore, mais d'une nature si intime, relativement à plusieurs circonstances graves de ma vie et de la sienne, que nous ne croyons pas devoir les publier.

Ma fille a vu dernièrement son père en rêve ; il l'a embrassée et chargée de nous embrasser Marie et moi, tout cela *bien clairement*, ce qui lui a laissé une bien consolante impression.

Moi qui désire si ardemment de le revoir en rêve, je n'ai pas cette consolation ! En dormant *je le cherche toujours, sans jamais arriver à lui ;* ou bien *je ne puis voir sa figure*, et je m'éveille toujours avec de grandes palpitations de cœur : depuis mon malheur *je n'ai plus eu de sommeil tranquille* !

Votre sœur toute dévouée. Rose Parato Bruno.

CAS DE DÉDOUBLEMENT

« Pendant l'hiver de 1886, je me trouvais chez mes parents, à Rome. Un soir me trouvant un peu enrhumée je me mis au lit de bonne heure, ma mère vint me donner le baiser du soir, avant de se reposer. Trouvant que je n'étais pas suffisamment enveloppée elle m'engagea à me couvrir plus chaudement, mais j'insistai pour rester telle que j'étais, en l'assurant que je me sentais tout à fait bien ainsi ; ma mère s'en alla *persuadée qu'il faudrait me couvrir davantage* ; je m'endormis promptement.

A quelques pas de mon lit, à ma droite il y avait une table de toilette sur laquelle je tenais la veilleuse allumée. Quelle ne fut pas ma surprise, en m'éveillant après quelques heures de sommeil, de voir ma mère Rose Parato Bruno, habillée d'une robe blanche toute transparente, avec une petite lampe à la main ; elle se tenait tout près de la toilette et me regardait.

J'étais tout à fait éveillée et c'est avec les yeux bien ouverts que je l'ai vue. Je le confesse, j'en fus très effrayée, car je me rendis compte tout de suite que ce n'était pas elle que j'avais devant moi, mais son double ou son

fantôme ; je me rappelle très bien que je tournais la tête de l'autre côté du lit, en me cachant sous les draps et en tremblant. Peu à peu je repris courage ; je regardai encore mais l'apparition n'y était plus.

Le lendemain matin, je racontai à ma mère comment je l'avais vue ; elle me dit qu'elle s'était endormie en pensant à moi, et avec le vif désir de revenir pour me couvrir tandis que je dormais ; elle ne l'avait pas fait, par crainte de m'éveiller, en ouvrant les portes.

Mère ne se souvenait de rien, sauf de s'être réveillée pendant la nuit avec une lassitude, comme après un rêve fatigant; elle n'est pas et n'a jamais été somnambule puis ce n'était pas son corps que je vis,mais bien son périsprit ou corps astral, car il était transparent et je voyais la toilette derrière ce corps translucide.

AUTRES SONGES A PRESSENTIMENTS

Pendant l'hiver 1892, j'étais à Rimini, j'y fis un rêve que je n'oublierai de ma vie.

Mes parents étaient à Rome, nous nous écrivions tous les jours et nous étions bien portant les uns et les autres. La nuit du 8 au 9 décembre je rêvais que je voyais mon père assis sur son lit, très souffrant, ma mère et ma sœur s'empressaient autour de lui pour le soulager. En entrant dans la maison, j'aperçus le docteur L... que je ne connaissais pas; il n'était pas notre docteur habituel mais j'eus la conscience que c'était lui dont j'avais entendu parler souvent ; je lui demandai, tout effarée : « Mais qu'a-t-il donc, dites-le moi, je vous prie ? » — « Il est bien mal, me répondit-il; son cas est grave ; il n'y a plus d'espoir ! » — Je me réveillai au matin sous la douloureuse impression de ces paroles, toute la journée je fus hantée par le souvenir de mon rêve et j'attendais la poste avec impatience ; elle arriva et il y avait une lettre de ma mère qui me disait que mon père avait été très mal dans l'après-midi du 8, de trois heures au soir à cause d'une attaque d'angine pectoris, qu'on avait craint de le perdre; notre médecin ne s'étant pas trouvé chez lui on avait fait chercher le docteur L...

Cette lettre me bouleversa en me montrant la véracité de mon rêve. Elle me fit craindre un malheur prochain. Hélas! les paroles du docteur L.., les funestes prévisions qu'il me fit en rêve ne furent que trop vraies, mon père ne quitta plus le lit à dater de ce jour-là, et après de longues et cruelles souffrances, il se désincarna en vrai spirite, le 25 janvier 1893.

Mon rêve ne fut donc pas une coïncidence fortuite, mais un avertissement.

A plusieurs époques importantes de ma vie j'ai eu des rêves frappants, je dirai mieux des visions, mais ils ont trait à des choses intimes, et je n'ai

relaté que les deux faits ci-dessus ; ils peuvent, ce semble, intéresser vos abonnés qui les liront.

Thérèse Calcino-Parato.

SONGES A PRESSENTIMÉNTS

1° Au commencement de l'année 1892, j'eus, moi aussi, un rêve étrangement pénible : je voyais mon mari assis près d'une table et moi debout, près de lui ; nous avions une conversation que je n'ai pu me rappeler, mais à la fin il me dit : « Avant que cette année finisse, je dois te quitter ! » Je compris de suite qu'il me parlait de sa mort prochaine et je jetai un cri ; m'agenouillant près de lui, je disais : « oh ne me quitte pas je t'en prie ; tu sais bien que je ne pourrais vivre sans toi ! » — « Mais ce n'est pas moi qui veux te quitter, c'est qu'il le faut absolument ; ce n'est pas moi qui le veux, c'est Dieu ! »

Je m'éveillai épouvantée, mais naturellement je n'ai rien dit de ce rêve à personne, et principalement à mon mari dont la santé me donnait des craintes ; il avait eu l'influenza et n'était qu'en convalescence.

Le 8 décembre de la même année, il s'est mis au lit pour ne plus se lever. Il ne quitta la terre que le 25 janvier de l'année suivante, mais le rêve a été, bien malheureusement pour moi une prophétie !

2° Je n'avais que douze ans ; j'avais perdu ma mère depuis quelques mois et je dormais dans un petit lit, à côté de mon père qui veillait sur moi nuit et jour, depuis notre malheur.

Je dormais profondément, sans doute comme tous les enfants de mon âge, lorsque je vis entrer ma mère dans notre chambre. Elle ne marchait pas, elle planait au-dessus du lit de mon père, drapée de blanc, plutôt qu'habillée.

Je la vis s'approcher de mon père, le prendre et l'emporter en l'air, avec elle, en l'enveloppant dans son linceul.

Alors je lui criai : « Non, non, je ne veux pas ; n'emmène pas papa, laisse le-moi ! » Voyant qu'elle s'approchait avec lui de la porte, je cherchai à les retenir en leur disant : « Je ne veux pas rester seule, je veux venir avec vous ! ». Alors ma mère se retourna et me dit : « Il n'est pas encore temps ; reste, je reviendrai le prendre, plus tard. » Et comme je criais, en pleurant très fort, mon père qui dormait se réveilla et me demanda ce que j'avais ? J'eus l'intuition que je ne devais pas lui parler de mon rêve ; je lui dis seulement : « J'ai vu maman en rêve, je me suis effrayée. »

Mon père me démontra que j'avais tort, que je devais être heureuse d'avoir pu voir ma mère, même seulement en rêve.

Un mois après mon père tomba gravement malade : douze jours après j'étais orpheline.

(*A suivre*).

Rose Parato.-Bruno.

Rimini, 6 décembre 1894.

CAS DE TÉLÉPATHIE

Je suis une de vos anciennes abonnés et votre belle doctrine fait ma joie et ma consolation.

Je donne ici de temps en temps au journal spirite *le Rébus*, quelques récits d'apparitions arrivées dans ma famille, laquelle est nombreuse, Dieu merci.

Me permettrez-vous de vous faire parler d'un fait d'apparition que m'a relaté ma mère? Je donne tous les noms de famille, car bien des personnes me connaissent à Pétersbourg, elles pourraient certifier au besoin la véracité de mon dire.

Ma défunte mère était Moscovite, son nom de fille était Catherine Chorosof, son père (mon grand-père) était souffrant et alité; ma mère le veillant une nuit, causait très tranquillement avec le malade. Mon grand-père l'interrompit en disant : « Catherine, je me sens assez bien, mais je dois bientôt mourir, car voici ma défunte femme, ta mère, elle me fait signe et m'appelle. »

Ma mère, alors jeune fille de 22 ans, levant les yeux, vit derrière la vitre, sa mère en robe blanche flottante; elle se tenait debout et souriante.

La chambre de mon grand-père était au second, dans un quartier assez désert; quelques jours après mon grand-père mourait tranquillement.

Pétersbourg. MAKAREFSKY.

Adresse : Vassili Ostrof, onzième ligne, maison 16, veuve du général Teutenant.

Moi même, jusqu'à l'âge de 8 ans, j'ai vu souvent mon père, que j'aimais beaucoup, passer par la chambre, quand on savait parfaitement qu'il était en visite chez nos parents. Je trouvais cela tout naturel et n'en avais pas peur.

Ceux que nous aimons et que nous avons perdus, ne sont plus où ils étaient, mais ils sont partout où nous sommes. AL. DUMAS.

GLANES

Mon cher Monsieur Leymarie,

Je vous adresse un article; j'y raconte un fait télépathique arrivé au fameux capitaine Marryat, consigné par lui dans ses papiers; je l'ai traduit avec le désir d'intéresser vos nombreux lecteurs.

Quand je réfléchis aux nombreuses et incroyables découvertes de notre temps, je ne puis m'empêcher d'être vivement ému, de m'écrier : « Où allons-nous? Où allons-nous? » Le monde invisible semble se présenter à

notre vue pour nous éclairer ; il nous dit : « Le monde que l'on touche et « que l'on voit n'est qu'un monde apparent ; le vrai monde, le monde réel, « c'est celui qu'on ne voit pas, c'est celui qui ne se manifeste que très excep- « tionnellement. Ce *monde-là est le monde réel* ; il ne passe pas, il ne se « détruit pas, il est éternel, il est la vraie vie ; la mort ne peut rien sur « lui. »

Qui aurait jamais cru, en 1846, l'année où je fus reçu bachelier, que quarante ans plus tard, la science serait obligée de compter avec les revenants, de les étudier et de cesser de rire d'eux ? Nous en sommes là, en l'an de grâce 1895, en dépit de perruque à Voltaire, qui exhale plus que jamais une forte odeur de rance et de moisi.

Recevez, mon cher Monsieur Leymarie, l'expression de mes meilleurs sentiments.

UN FAIT TÉLÉPATHIQUE, EXTRAIT DES PAPIERS DU CAPITAINE MARRYAT

Qui ne connaît le capitaine Marryat ? Qui n'a lu ses œuvres si intéressantes, si populaires, si répandues et traduites dans toutes les langues? Le capitaine Marryat n'était pas un homme imbu de superstition, son esprit n'était nullement porté vers la crédulité ; il n'y avait en lui rien qui annonçât le rêveur, l'exalté ; il n'avait pas l'imagination ardente, rien en lui du visionnaire, de l'impressionnable. C'était un homme sérieux et froid, avec une forte tendance au scepticisme. Son âme vigoureusement trempée et nullement disposée à la sentimentalité n'en a pas moins eu, comme tant d'autres, à compter avec la télépathie. Le fait que je vais citer est raconté par sa fille, Mme Florence Marryat, qui l'a trouvé mentionné par le capitaine lui-même dans son journal de bord.

Voici comment s'exprime Mme Florence Marryat dans l'introduction de son livre : « *La mort n'existe pas.* » L'aventure singulière de son illustre père vient à l'appui de la thèse qu'elle soutient avec talent :

« Mon père, Frédéric Marryat, écrit Mme Florence Marryat, avait un frère « plus jeune que lui appelé Samuel, pour lequel il avait une vive affection. « Ce frère mourut subitement en Angleterre pendant que mon père, qui « commandait le vaisseau « *Lane* » de Sa Majesté la Reine Victoria, luttait « contre les ennemis pendant la première guerre de Birmanie.

« Une épidémie de scorbut exerçait ses ravages sur le vaisseau, et mon « père reçut l'ordre de se transporter avec son bâtiment à Pula-Pinang, d'y « rester une semaine et de se pourvoir de provisions fraîches, de fruits et « de légumes notamment.

« Il avait jeté l'ancre près de l'île, et le splendide clair de lune des tro- « piques était tel qu'on jouissait en pleine nuit d'une lumière presque égale

« à celle du soleil en plein jour. Tout à coup, mon père, qui était couché,
« vit s'ouvrir la porte de sa cabine et son frère Samuel entrer.

« Samuel s'avança tranquillement vers mon père et se montra à lui exac-
« tement tel qu'il était au moment de leur séparation. Il lui dit d'une voix
« parfaitement claire et intelligible : « Fred (diminutif amical de Frédéric),
« Fred, je suis venu pour t'annoncer que je suis mort. »

« A la première vue de l'apparition, mon père s'était mis sur son séant,
« pensant que c'était quelque malfaiteur ; mais reconnaissant son frère et
« entendant sa voix bien connue, il sauta immédiatement à bas du lit pour
« aller à lui, mais... l'apparition disparut comme l'éclair

« L'impression que mon père ressentit du phénomène fut telle, que pre-
« nant sur-le-champ son journal secret de bord, il y consigna minutieuse-
« ment, avec le jour et l'heure, tous les détails de ce qui venait de lui
« arriver.

« A son retour en Angleterre, après la campagne terminée, la première
« nouvelle qu'il reçut fut celle de la mort de son bien-aimé frère, qui avait
« rendu le dernier soupir précisément au jour et à l'heure où il s'était mon-
« tré dans la cabine du capitaine Marryat. »

Voilà encore un fait intéressant et des plus authentiques à l'acquis de la télépathie. On peut dire que la télépathie est riche en phénomènes semblables ; elle en a en surabondance et tous appuyés sur des témoignages sérieux.

Les phénomènes télépathiques sont une des preuves les plus certaines, les plus convaincantes de l'immortalité de l'âme ; elles ont en quelque sorte un caractère physique, matériel, puisque, au moment où elle se sépare du corps, l'âme se manifeste d'une façon visible, quelquefois même d'une façon tangible, à ceux vers lesquels elle se sent attirée.

La télépathie mérite, à cause de son importance et de sa fréquence, d'être étudiée sérieusement par la science ; mais notre science moderne, imprégnée de matérialisme, dominée par un scepticisme fanatique et intolérant, ne connaît que la matière ; elle ne s'attache qu'au monde physique, qu'au monde exclusivement tangible. H. Pelletier.

REFUGE POUR L'ENFANCE SPIRITE

Mon cher Monsieur Leymarie,

J'entame un autre sujet.

Je ne saurais trop le répéter, le spiritisme, tant honni, tant décrié par les esprits réputés forts, par ce qu'on appelle fastueusement les hommes sérieux, les hautes intelligences, va son petit bonhomme de chemin, tout doucettement, sans tapage, en sournois.

Le spiritisme ne se contente pas d'être une philosophie, une doctrine : il vise à se rendre utile, aux déshérités principalement.

Ses adeptes créent des établissements nouveaux qui servent de refuge aux humbles et aux faibles.

M. L. Thouard, qui habite le département de Loir-et-Cher, où il dirige une distillerie modèle qu'il a créée, qui lui a valu une médaille d'argent à l'exposition d'Orléans et une médaille d'or à Bordeaux, cette année, avec diplôme d'honneur, *M. L. Thouard* a créé dans son château d'Andillon, sur les bords fleuris de la Cisse, tout près de la splendide forêt de Blois, à dix kilomètres de la ville, un orphelinat où sont reçus les enfants des frères spirites qu'à cause de leur extrême dénûment ils ne peuvent garder avec eux.

Ces pauvres petits, vrais déshérités, se trouvent sur les rives de la Cisse comme dans un semblant de paradis ; au lieu de l'air concentré et souvent malsain des villes, ils respirent un air pur et parfumé par les plantes aromatiques qui croissent en abondance dans la campagne.

Leur éducation est particulièrement soignée ; on leur enseigne la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme ; on leur apprend que nous sommes tous frères et enfants de Dieu. L'enseignement primaire leur est donné et leur avenir est assuré.

Les produits de la distillerie sont consacrés à l'entretien de l'orphelinat, et ces produits sont de premier ordre. (1)

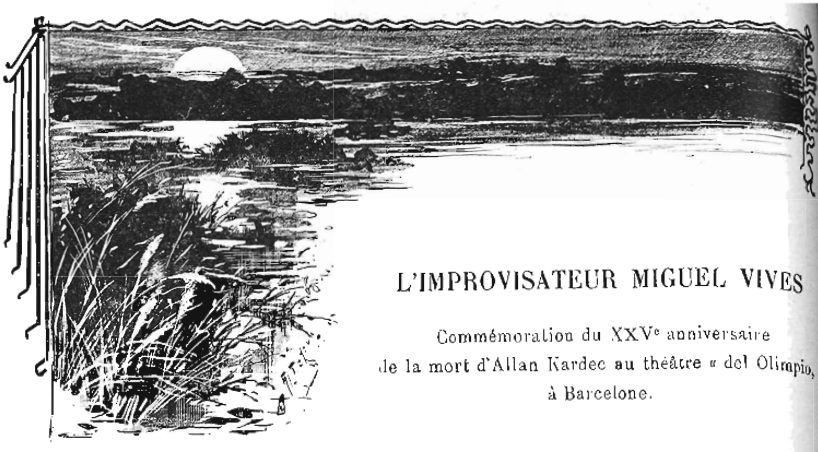
Douze enfants qui reçoivent les soins tendres et dévoués de Mme Thouard sont installés à Andillon. Leur directrice veille sur eux avec une sollicitude toute maternelle.

M. et Mme Thouard sollicitent de nouveaux pensionnaires ; ils désirent que cet établissement, dont ils sont les créateurs désintéressés, prenne de l'étendue dans l'intérêt des nécessiteux dont regorge malheureusement notre société d'une civilisation avancée !

L'œuvre de M. et Mme Thouard constitue une véritable propagande par le fait, une propagande noble et utile. Je viens vous prier à mon tour de vouloir bien faire connaître aux nombreux lecteurs de la *Revue spirite* cette nouvelle et intelligente création, dans l'espoir que de nouveaux jeunes pensionnaires seront adressés au château d'Andillon, près de Blois.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

(1) Cela est vrai, car nous en avons d'excellents, très fins, 1, rue Chabanais.



L'IMPROVISATEUR MIGUEL VIVES

Commémoration du XXV^e^ anniversaire de la mort d'Allan Kardec au théâtre « del Olimpio, à Barcelone.

Messieurs,

Permettez-moi d'appeler votre attention sur une chose digne, à tous égards, d'être portée à votre connaissance, c'est que les phénomènes spirites sont une manifestation de la liberté de conscience. Il en résulte que tous les martyrs et tous les héros qui versèrent leur sang pour les grands principes de la liberté humaine, ont droit à notre reconnaissance.

Depuis le sacrifice de Socrate, jusqu'aux larmes et au sang répandus dans les cirques de Rome, depuis l'exil, l'esclavage et le martyr des apôtres du christianisme jusqu'aux droits soutenus par les libérateurs de la race humaine ; depuis le sang versé par Christ au sommet du Calvaire, jusqu'aux travaux de Kardec qui nous a laissé un recueil de philosophie spirite ; ces faits, ces travaux de tous ces grands hommes sont dignes de notre admiration et de notre gratitude : je leur offre la mienne avec reconnaissance.

Je dis ceci pour qu'on ne nous taxe pas d'exclusivisme. Allan Kardec est une des lumières du XIX^e^ siècle ; il apparut lorsque les contemporains furent préparés à l'accomplissement de sa mission. Ce ne furent, certes pas, les oppresseurs et les sectateurs de la pensée humaine qui la préparèrent, cette venue, mais les martyrs de toutes les grandes idées, qui à chaque époque furent des esprits de rédemption. (Applaudissements).

Ah ! messieurs, jamais je n'ai ressenti d'émotions aussi diverses que dans cette soirée ; l'éloquente parole des orateurs qui m'ont précédé, la poésie avec ses brillantes images, la musique avec ses accords harmonieux ont transporté ma pensée dans les régions du beau et du sublime ; dans un de ces élans par lesquels l'âme réalise les conceptions les plus élevées, j'ai pressenti la liberté tant désirée, la vie pleine de bonheur et de progrès que l'avenir nous réserve.

Je voudrais être un grand orateur pour parler dignement du sujet qui nous

occupe aujourd'hui; le talent, l'éloquence, la bonne diction me font défaut. Dois-je me taire ? Certes non, la cause que nous défendons est si grande, elle répand une lumière si intense, qu'elle illumine tous ceux qui luttent pour elle.

Je le crois, le spiritisme est le représentant de la raison; il nous ouvre les portes de l'Infini et nous fait apprécier la justice vraie, aussi la vérité.

Je le crois fermement ; le poète qui chante la beauté de la création ; le compositeur qui fait une mélodie ; le peintre qui fixe sur la toile de grandes scènes ; l'artiste qui arrache des cris d'enthousiasme ; le héros qui se sacrifie ; le martyr qu'on immole ; la mère qui berce son enfant ; le vieillard qui nous donne son expérience ; tous ces missionnaires font pénétrer dans l'âme des peuples un rayon de cette lumière. Ni la tyrannie du fanatisme, ni le dédain de l'incrédulité, ni les négations du scepticisme ne peuvent enrayer cette action providentielle qui marque une ère de paix, d'harmonie et de bonheur, et qui tôt ou tard dominera dans l'humanité. (Nombreux applaudissements).

Nous aussi, par l'étude à laquelle nous nous livrons, nous venons répandre la vérité parmi les hommes. J'ai écouté, avec méditation, les éloquents orateurs dont les conceptions ont pénétré jusqu'au plus profond de mon âme. En entendant les beaux vers qu'on nous a lus, j'ai ressenti des émotions rendues plus vives par l'idée que nous payons ici un tribut de reconnaissance à deux grands hommes disparus de la terre, et qui, selon nous, vivent encore.

Ce n'est pas sur le piédestal des monuments qui leur ont été élevés par leurs admirateurs, ce n'est pas non plus dans la pensée de leurs adeptes qu'ils vivent, c'est dans l'espace infini qu'ils existent réellement et positivement. Là, ayant conservé toutes leurs facultés, il leur est possible de nous entourer, de nous aider en se manifestant à nous au moyen de phénomènes psychiques.

J'ai compris comment on les évoquait et comment on leur demandait leur protection. J'ai compris cela, par l'intermédiaire de personnalités illustres que j'a moi-même évoquées et auxquelles j'ai demandé aide et sagesse.

Avons-nous un jugement sain ? Sommes-nous tous des insensés, lorsque nous disons que les morts sont vivants et en affirmant qu'ils peuvent être près de nous ? Si nous sommes fous les hommes les plus illustres le sont, ou ils ont dû l'être.

Je me souviens que dans cette même ville, Castelar, le premier orateur de l'Espagne a dit que l'esprit de Pascual y Casas, et celui de Clave étaient présents, et qu'ils avaient le pouvoir de répandre les principes démocratiques; Py y Margal a affirmé dans le cercle républicain de Sabadell, que Dieu,

une puissance, dirigeait tout vers un progrès sans fin. Dans l'un de ses grands discours, Victor Hugo a dit ; « qu'il y avait un monde meilleur sur lequel il tenait les yeux fixés ». Socrate et Platon proclamèrent l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme. Diogène fit espérer de nouvelles vies. Enfin, Christ, au moment d'expirer sur la croix, s'écria « mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » Ses apôtres prêchèrent une nouvelle doctrine qui a pour base la morale et pour récompense la vie éternelle.

Et de nombreux martyrs, qui affirmèrent l'immortalité de l'âme furent sacrifiés ; de nombreux réformateurs moururent au moyen âge en embrassant la croix et en invoquant l'esprit de Christ. Le naufragé à l'agonie invoque Dieu et les Esprits ; au moment de perdre son enfant bien-aimé, la mère les prie ardemment ; par conséquent, si nous sommes des fous, Castelar, Victor Hugo, Socrate, Platon, Diogène, et les sages de l'antiquité, Christ en rendant son âme à Dieu, tous les martyrs, tous les réformateurs du moyen-âge, la mère au moment de perdre son enfant, et tous ceux qui ont mis leur espérance dans la vie future le sont comme nous, et c'est là une belle compagnie. (Applaudissements répétés).

Mais nous ne sommes pas fous et nos prédécesseurs non plus ne le furent pas. La Providence sème les grandes idées au milieu des peuples, et ce que les uns pressentent seulement les autres l'etudient, l'analysent, le possèdent par conviction. Nous sommes de ces derniers, et cette façon de procéder nous a conduits à la connaissance du spiritisme. C'est là que nous avons trouvé la vérité que nous défendons avec tant d'ardeur.

Ne peut-on pas dire que vous, spirites, vous ne craignez pas la mort ? Non seulement vous ne la craignez pas, mais encore vous mettez en elle votre consolation et votre espérance. Certains de votre immortalité, vous vous sentez plus heureux, vous luttez contre les défauts qui peuvent encore vous séparer du bien, et rien ne vous a paru si sublime que la vie d'outre-tombe tant de fois décrite par les Esprits de l'espace.

Si cette conviction acquise après de longues heures d'étude et par l'analyse rigoureuse des phénomènes psychiques, était le résultat d'une hallucination ce serait l'erreur la plus terrible dans laquelle il soit possible de tomber.

Mais elle n'en est pas une; nous croyons parce que nous avons vu et touché; nous avons ressenti l'influence des êtres aimés que nous avons perdus; nous avons reçu leurs enseignements, leurs promesses, leurs descriptions que dans un moment de sérieux examen nous avons pu comprendre, et notre croyance nous arme contre les vicissitudes de la vie ; nous pouvons lutter avec elle, front contre front, car nous le savons, tout est relatif et basé sur une loi juste.

Quand nos parents, nos fils, les êtres qui nous sont chers quittent la terre

nous ne désespérons pas, car, la mort c'est la vie, et nous croyons que ces êtres eux-mêmes viendront bientôt nous consoler, nous inonder de lumière et nous raconter les délices de leur nouvelle vie.

Pour moi, messieurs, je perdis ma mère dans les premières années de mon existence matérielle. Cet être qui imprima sur mon front les premiers baisers, qui compta tous mes regards et tous mes soupirs, et qui m'aimait autant qu'on peut aimer sur la terre, fut le premier qui vint à moi du monde des Esprits. Ce fut ma mère, qui à l'aide d'un phénomène produit si souvent dans les séances spirites vint m'appeler son fils ! Elle me parla avec autant d'amour et d'enthousiasme que si elle réalisait enfin un désir de plusieurs années.

Cependant, messieurs, pour rendre hommage à la vérité, je dois le dire, j'accueillis ces premières manifestations avec tant d'incrédulité et de prévention, que de nouvelles études furent nécessaires pour me convaincre ; je compris bientôt, que dans l'espace infini vivaient ceux que nous avons aimés, et que là, tôt ou tard, m'attendaient les impressions les plus pures et les plus sublimes que l'esprit puisse désirer.

Je ressentis aussitôt, comme vous-mêmes, un désir irrésistible d'annoncer à tous la bonne nouvelle, de répandre partout ces hautes connaissances qui doivent rendre les hommes heureux, en leur faisant toucher du doigt les vérités spirites.

Vous le savez, lorsque nous annonçâmes ce grand évènement, nous fûmes accueillis d'une manière bien contraire à nos espérances, et cela n'est pas étrange ! N'avions-nous pas aussi médit de la bonne foi d'autrui, de son grand amour pour nos frères, et de l'ardent désir de voir progresser l'humanité ?

Les religions positives et dogmatiques nous traitèrent d'hérétiques, d'impies, nous accusèrent de vouloir détourner du droit chemin la famille et l'humanité. Eh quoi ! alors que nous luttions contre nos défauts, que nous efforcions de secourir les pauvres et les vieillards, que nous adorions Dieu en esprit et en vérité, que nous n'avions vu dans la vertu et dans la science que le véritable moyen pour les hommes d'avancer vers le bien, nous étions devenus des hérétiques et des impies ? Qu'étions-nous donc avant de croire ce que nous croyons ?

Vous agissez sous l'impulsion de Satan, nous a-t-on dit ! Si l'esprit de Satan nous incite à être bons pères, bons époux, bons fils ; s'il nous conseille la pratique de la charité, le pardon des offenses et les plus grands sacrifices pour le bien de tous ; s'il nous démontre la réalité de la vie de l'âme, et nous donne les plus hautes espérances, Satan est bien certainement le meilleur des esprits qui ait inspiré les hommes, car il travaille le plus effi-

cacement au bien de l'humanité. (Applaudissements répétés qui interrompent longtemps l'orateur).

Les libres-penseurs, de différentes nuances, ne nous accueillirent pas comme nous l'espérions : « Votre morale est bonne, nous dirent-ils, mais vous voulez nous doter d'une religion en plus ; avec le temps vous feriez comme les autres sectes, d'opprimés vous deviendriez oppresseurs, et vous finiriez par vouloir dominer le monde au nom de Dieu. »

A ceux-là, nous répondîmes: si vous jugez ainsi le spiritisme, c'est que vous ne le comprenez pas, que vous ne l'avez pas étudié. Pour que le Spiritisme fût une religion il serait nécessaire qu'il eût des prêtres de différentes catégories, et qu'il eût érigé en dogmes le privilège divin, or ce qui arrive est tout le contraire.

Plus de mille volumes ayant été écrits sur la question, dans tous on peut constater une solennelle protestation contre le privilège divin ; on ne reconnaît parmi les spirites d'autres mérites que la vertu, celui du travail et de la science ; quand mêmes ces mille volumes seraient jetés à la mer ; quand même la Presse, cette armée qui combat tous les abus, toutes les infamies, disparaîtrait de la surface de la terre, on écrirait de nouveaux livres, et de même qu'il est impossible d'arrêter les conquêtes du progrès, de même on ne pourrait jamais empêcher nos protestations.

Voyons, Messieurs : qui donc parmi vous oserait dire que j'ai besoin de son intervention pour sauver mon âme? ou bien que mon secours lui est nécessaire pour sauver la sienne? (Profonde sensation dans l'auditoire).

Bien plus, le jugement n'est-il pas notre prêtre? N'est-ce pas lui qui sanctionne les actes les plus importants de notre vie ? Si nous avons tout confié à l'Etat ; si nous ne baptisons pas, si nous ne marions pas, si nous n'enterrons pas et ne pardonnons pas les péchés, que nous reste-t-il pour fonder un ministère divin?

N'avons nous pas affirmé et démontré, mille fois, que parmi nous il n'y a ni premiers ni derniers, et que c'est le plus savant qui se fait le serviteur de tous? N'avons pas prouvé que dans le spiritisme, il n'y a ni sacrements, ni formules, ni rites, ni dogmes, mais le respect de la loi et celui de la justice et du devoir? Je peux donc, en vérité, dire que la liberté de conscience a fiat plus de progrès depuis l'apparition du spiritisme, jusqu'à l'heure actuelle, que depuis Giordano Bruno jusqu'à l'arrivée du spiritisme. (Applaudissements répétés). Et cela, parce que cette doctrine, non seulement nous démontre l'innanité des sacrements des religions anciennes, mais encore nous éclaire sur les lois qui régissent l'Univers.

Elle nous enseigne qu'on ne peut progresser que par la pratique de la vertu, dans ses diverses manifestations, et que chacun est traité selon ses

œuvres, d'après une même loi de justice siricte, universelle, et non chatié ou récompensé par Dieu.

Ainsi ceux qui jugent le spiritisme, sans études préalables, sans un sérieux examen sont sujets à de graves erreurs ; ils faudra que tôt ou tard, ils s'en débarassent, et je peux sans crainte, leur affirmer qu'après de grandes souffrances et de terribles désenchantements, il trouveront dans le spiritisme seul une paix durable. Il leur prouvera que la réhabilitation ne s'obtient que par le travail et la vertu, et leur vie sera si remplie de sensations nouvelles qu'ils s'inclineront devant l'idée grandiose tant ridiculisée.

Quant à ceux qui nous menacent des peines éternelles, si nous ne nous soumettons pas à leurs ordres, après nous avoir séparés d'une grande partie de l'humanité, sachons les plaindre et regrettons leur aveuglement et leur obstination.

Ils sont plus éloignés que nous de la vérité, et si le Christ revenait sur la terre, il les traiterait comme ils ont traité autrefois les prêtres payens, dans le temple de Jérusalem. Que le catholicisme le comprenne bien, nos convictions sont profondément enracinées ; les anathèmes, les menaces, ne serviront qu'à nous démontrer, une fois de plus, son ignorance de la loi de Dieu si rationnelle et si simple.

Je me permets donc de vous conseiller, spirites, de ne faire plus de cas des diatribes que des anathèmes.

Notre conduite est toute tracée ; peut-être, convaincra-t-elle un jour ceux que nos paroles n'ont pu persuader.

Si vous trouvez sur votre route, un pauvre vieillard sans abri, n'attendez pas qu'il soit recueilli par l'un de ces établissements, où la froide charité se pratique d'après un réglement ; secourez-le vous-mêmes et faites-le à la chaleur de votre foyer ; qu'il s'assoie à votre table et dorme sous votre toit.

Ce pauvre vieillard, peut-être dans sa jeunesse, a-t-il fait produire à la terre des fruits savoureux ; peut-être a-t-il lutté pour le progrès et la liberté? Aujourd'hui, pendant que nous nous enfermons dans notre maison et que nous nous disposons à passer une bonne nuit, il va demander à la nature ce que lui refuse la Société ! un coin pour se mettre à l'abri de la tempête ; secourez-le donc et souvenez-vous, que hors la charité et la justice point de salut.

Si vous rencontrez une veuve, pauvre, inconsolable, faites lui reprendre courage, protégez-la ; le pain qu'elle donne à ses enfants est mouillé de ses larmes. Faites pénétrer dans son âme l'espérance en une autre vie, parlez

lui des merveilles de l'Espace, de la grandeur de Dieu et de la récompense qui l'attend, si elle sait supporter avec joie les épreuves de la vie.

Que les orphelins trouvent en vous l'amour d'un père, et qu'ils en aient la conscience afin qu'ils bénissent l'auteur de la création. Veillez les malades, soutenez les aveugles, escortez les criminels, pardonnez les offenses si grandes soient-elles, rendez toujours le bien pour le mal et vous aurez ainsi donné la paix à votre conscience, contribué à amener parmi les hommes l'harmonie et le bonheur et assuré le triomphe de vos idées. (Applaudissements).

J'abuse de votre indulgence ; mais avant de terminer, permettez, Messieurs, que j'élève ma pensée vers le père que nous vénérons tous, dans lequel nous avons mis toutes nos espérances, qui contient en lui la sagesse, l'amour, l'ordre, le mouvement, la puissance et la justice rationnelle.

Lorsque j'entends dire les vers harmonieux d'un poète, je vois derrière lui l'inspiration céleste ; lorsque les mélodies des grands musiciens frappent mon oreille, je découvre l'harmonie de la création ; en voyant un peintre fixer sur la toile les merveilles de la nature, je contemple en même temps l'âme infinie qui le guide, et dont il est une partie. En un mot, dans toutes les manifestations de l'art, je pressens l'ordre et la sagesse de l'Éternel moteur, dont tous les actes indiquent aux hommes le monde sublimé de l'amour et de l'ordre rationnel ; lorsqu'abandonnant l'abstraction, je cherche le vrai, mon adoration monte plus grande encore vers le grand architecte des cieux, le Père Éternel *qui fut, est et sera*.

Lorqu'au matin d'un beau jour de printemps le soleil commence à dorer les cimes les plus élevées des montagnes, et que, depuis le chêne jusqu'à l'humble violette toutes les plantes exhalent leur parfum, que les oiseaux chantent leur hymne matinal, que le ruisseau comme un miroir d'argent réfléchit l'épais ombrage de ses rives, que la fontaine murmure, que la cascade se précipite et que la mer éclairée par les rayons du soleil semble un diamant sans fin, ou se reflètent mille couleurs brillantes, je reste confondu devant le pouvoir de l'Éternel, devant tant de sagesse et de beauté. Ma pensée se reporte alors vers ceux qui ne voient dans ces merveilles qu'une combinaison aveugle de la matière, et je comprends qu'il y ait sur la terre tant de gens qui ont des yeux et ne savent voir.

Quand au coucher du soleil, les nuages forment leurs brillantes réflexions lumineuses, que ni Rubens ni Murillo n'ont pu imiter ; lorque je vois paraître, la nuit venue, Vénus, Cyrius, l'étoile Capra et les constellations qui font l'admiration des astronomes modernes, ma pensée s'élance dans l'espace ; je rêve aux sublimes merveilles que doivent renfermer ces soleils et leurs planètes vues confusément de la terre, aussi à ces humanités, qui sans

doute sont bien plus avancées que la nôtre et ne connaissent ni la souffrance, ni la haine ni les passions ; qui sans doute ont réalisé la loi de la véritable justice par la pratique de la sagesse, du devoir, de la solidarité et de la responsabilité des actes. Alors je me sens transporté et dans un élan de cœur j'élève ma prière vers le Père, en esprit et en vérité, et je pense que de grandes destinées nous attendent puisque l'Éternel a tant produit de mondes pour la vie.

Et la vie n'a pas de fin ; le progrès, la beauté, la sagesse, l'amour, la liberté n'ont pas de fin ; toutes nos espérances sont marquées du sceau de l'Infini.

Suivons donc, sans nous arrêter, le chemin que la morale et la science spirites nous indiquent, et nous obtiendrons cette lumière de vérité qui nous éclairera éternellement à travers l'Espace, dans tous les âges et à toutes les époques. A chaque renaissance, ayant acquis plus de perfection, nous aurons conquis la prescience des grandes merveilles, celle réservées à tous les enfants de Dieu, car, tôt ou tard, nous atteindrons chacun la perfection absolue. (Applaudissements répétés).

Traduit, par M. Descormiers, 25. rue de Cléry.

L'ÉTOILE DE KERVENN (1).

Tiré du périodique : *Le Phare de Normandie.*

C'est un plaisir bien vif que de pouvoir louer, sans aucune restriction, l'œuvre d'un homme de foi et de talent. Notre honoré frère M. René Girard m'en donne aujourd'hui l'occasion, en publiant un drame spirite digne de nos plus sincères éloges, tant est sublime l'idée qui a inspiré l'auteur et tant le poème rend cette idée avec délicatesse.

En tête du livret se trouve une lettre de Victor Hugo adressée à M. René Girard. La main du Maître s'y fait trop sentir pour que je résiste à la tentation de la reproduire :

« Vos vers, Monsieur, m'ont ému et émeuvent. Ils viennent du cœur et « ils y vont ; je vous remercie, je sens en vous un ami, de même que vous « sentez en moi un Frère.

« Dévouement à ceux qui souffrent, enseignement à ceux qui pensent, « amour à ceux qui aiment ; voilà pour moi tout le devoir et toute la dette !...

« Servir le Peuple, c'est servir Dieu. Jésus lavait les pieds des pauvres ; le

(1) Révélations en trois actes, suivies d'un Epilogue au xx^e^ siècle, par René Girard Prix ; 1 fr. — Nous nous chargeons de faire parvenir franco ce charmant petit ouvrage à ceux de nos lecteurs qui nous en feront la demande.

« Christ de la Religion future doit leur laver l'intelligence ; enseignons et « éclairons.

« Je vous serre la main, Monsieur. VICTOR HUGO ».

Une intéressante préface de Marius Garredi précède le drame, dont je ne dirai que quelques mots ; je préfère renvoyer le lecteur à l'ouvrage de M. René Girard, afin qu'il n'ignore aucune des beautés de l' « Etoile de Kervenn ».

Il me suffira, pour donner une idée du sujet, de dire que Kervenn est un capitaine des Francs-Tireurs bretons : il tombe dans la bataille aux environs d'Orléans, frappé d'une balle ennemie, après avoir maudit la Providence à la vue des horreurs de la guerre. Accueillie par les Guides de l'Au-delà, Maïda et Azaël, l'âme attristée de Kervenn désespère de ne pouvoir effacer son blasphème qui l'empêche de se rendre auprès de l'Esprit supérieur, archange féminin pour lequel il ressent un céleste amour. De son côté, l'Esprit supérieur, au-dessus duquel plane une lumineuse Etoile, éprouve de tendres sentiments pour Kervenn ; mais les décrets du Conseil des Esprits imposent au coupable la tâche de retourner sur Terre ; là il devra remplir une sublime mission, celle de guider les Mortels vers l'union et la paix. L'Epilogue nous montre l'œuvre accomplie ; et Kervenn reçoit de l'Esprit supérieur la palme du triomphe, pendant que Maïda s'écrie avec joie :

« La Paix a remplacé la Guerre,
« L'amour plane sur les Humains
« Et, par le plus doux des chemins,
« Au ciel a rattaché la Terre. »

A l'heure où tant d'influences matérielles assombrissent les plus purs sentiments de l'homme, c'est une joie profonde que de lever les yeux vers le Ciel et, par la pensée de s'envoler un instant vers les suprêmes régions de l'Idéal. Grâce au charmant poème de l' « Etoile de Kervenn », dont la portée philosophique est si grande, il est donné à chacun de raffermir ses espérances et dans une vision anticipée de l'Au-delà, de puiser une bienfaisante impulsion vers les hautes sphères où règnent

Justice, Dévouement et Solidarité !

ALBERT LA BEAUCIE.

Les 37e et 38e séries du DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE illustré, publié par Flammarion, sont en vente. Elles commencent par un grand article sur le *Cœur*, sa constitution et les maladies qui dépendent de cet organe.

Vient ensuite la *Coiffure*, avec 37 figures représentant la coiffure à travers les siècles. Nous y voyons également les *Coléoptères*, le *Colibri*. La Colombie, avec une carte, etc. Puis Comble, Comédie et Comète avec origine et destinée.

Enfin, mentionnons l'importante étude consacrée au mot *Colonne*, merveilleusement illustrée.

Les deux premiers volumes du DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE (A-C) sont en vente au prix de 12 fr. chacun, broché, et 17 fr. en bonne reliure spéciale.



FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

« Nous ne saurions trop le répéter, nous ne publions ces Fragments de vérités occultes que pour identifier nos lecteurs à la quintessence de la théosophie ; on a prétendu que nous ne voulions pas faire connaître cet ordre d'idées, pour des considérations puériles selon nous, et en le mettant devant les yeux de nos lecteurs nous les ferons juges de sa valeur intrinsèque, un spirite devant tout connaître, tout étudier, selon la recommandation d'Allan Kardec ; un réincarnationniste peut tout scruter, en soumettant chaque chose au criterium de sa raison.

Voir la *Revue* de décembre 1894.

CHAPITRE II

(*Suite*).

Nos explications n'ont pas paru suffisantes à M. W. H. Ferry de Melbourne, (Australie), qui nous a envoyé la lettre suivante :

« Dans le *Théosophiste* d'octobre, vous avez donné avec ma lettre traitant « des Esprits incarnés et désincarnés » un fragment de philosophie occulte destiné à expliquer l'attitude de quelques théosophistes envers le spiritisme. Cette théorie tout en prouvant que les occultistes n'agissent pas de parti pris, n'explique pas suffisamment, du moins à mon avis, les exemples de communications spirites donnés dans ma lettre.

« Je ne désire pas seulement élucider la vérité pour moi-même, mais je veux aussi aider mes frères à atteindre ce but et le chemin le plus direct qui y mène c'est de donner de la publicité aux résultats obtenus.

« La théosophie est la science des secrets de la nature acquise par communication avec Dieu. Cette expression ne signifie pas communion avec le grand Esprit de l'Univers, mais un rapport avec les sphères spirituelles les plus élevées, le grand *Vortex* de science spirituelle (1).

« Il ressort de mes expériences que l'Esprit humain ne conserve pas seulement son individualité et la mémoire de tout ce qui mérite d'être conservé

(1) Nous n'acceptons pas cette définition. Théosophie veut dire science divine ou de Dieu.

de l'existence terrestre, mais à mesure qu'il s'élève par une série de développement, sachant davantage de Dieu et de ses œuvres, il devient un véhicule pour la transmission de *la science de Dieu* à ses frères situés moins favorablement.

« Vous déclarez *savoir* que la théorie occulte est correcte. J'aurais également le droit de dire que *je sais* ma théorie correcte, parce que toutes mes expériences l'ont confirmée ; mais, je n'ai de certitude que dans ce sens, et des expériences ultérieures pourraient modifier ma conviction, car je ne prétends pas, du tout, avoir atteint l'ultima thulé de la science dans cette direction.

« Pour le moment ma position est bonne, car vous avez seulement développé une théorie, tandis que. j'ai donné des faits que votre théorie n'explique qu'imparfaitement.

« Au lieu d'analyser faits et théories, je préfère me borner à expliquer pourquoi je suis forcé de croire à la continuation de l'individualité, et à la conservation de l'unité de l'âme et de l'esprit, après la dissolution du corps physique.

« Pendant mes premières expériences mon bras fut influencé par de soi-disant Esprits désincarnés, dont l'écriture différait de la mienne et de qui je n'avais jamais eu un autographe.

« De plus, j'étais ordinairement seul, et lorsque plus tard je pus comparer mes communications avec l'écriture de celui qui s'en disait l'auteur, la ressemblance se trouvait parfaite.

« Il y a plus de quinze ans qu'une intelligence prétendant avoir vécu sur notre terre, il y a plus d'un siècle, et ayant prouvé son individualité, entra en relation avec moi par impression magnétique, et parfois causa avec moi à l'aide de médiums. Cette intelligence m'a donné des conseils sur des questions médicales et sur d'autres sujets d'un intérêt humanitaire; elle m'a consolé et soutenu dans le malheur et m'a encouragé à faire le bien.

« Vue par des voyants, cette intelligence m'a été représentée comme un homme à l'air intelligent et bienveillant ; durant la période mentionnée, il s'est toujours montré sage et véridique, et il me dit que la personnalité de l'Esprit continue et que ce dernier progresse de sphère en sphère, à mesure que sa sagesse et sa pureté augmentent. Il est donc naturel que j'attache beaucoup d'importance à ces communications et que j'aie confiance en cet Esprit.

« Vous dites que l'exercice de la médiumnité a pour résultat invariable la ruine du médium, mais mes expériences tendraient à prouver le contraire, car, j'ai eu des médiums dont la nature a été ennoblie et épurée par l'usage de leur faculté.

« Il est du reste certain que le résultat obtenu dépend surtout de l'usage que les médiums font de leur faculté; l'excès est toujours nuisible en tout. Je n'ignore pas que les médiums produisant des matérialisations et des phénomènes purement matériels, sont sujets à se détériorer, à s'abaisser, mais la philosophie spirite en montre la cause; elle est due, premièrement, à l'influence psychologique de ceux qui viennent voir les phénomènes, l'esprit plein de soupçons et seulement animés du désir de découvrir le *truc*, parce qu'ils ont décidé, préalablement, qu'il s'agit de fraude; en second lieu à des influences spirituelles défavorables, attirées par ces conditions; troisièmement à la nature plus matérielle des Esprits de bas étage, qui facilitent ces manifestations; quatrièmement la dégradation morale résultant invariablement de la décadence du sentiment religieux, première cause de la pratique de la médiumnité, lorsque l'usage de cette faculté devient une simple spéculation.

« Certes, toutes ces causes réunies suffisent amplement pour produire la rétrogradation morale et la ruine de ces médiums.

« Quand un médium de cette classe est entouré de bonnes influences morales, et si l'on évite de provoquer son égoïsme, on n'aura rien à craindre de pareil.

« M. Georges Sprigg, qui depuis cinq ans est médium à matérialisations, est la preuve de ce que j'avance; depuis une année que je le connais, sa santé et son intelligence ont beaucoup progressé, et son moral n'a pas été détérioré le moins du monde. »

Le point principal, sur lequel notre correspondant insiste, c'est que l'existence des Esprits est prouvée par ses rapports avec l'un d'eux. L'instruction qu'il a reçue par impression subjective, et par des communications orales du fait d'autres médiums — (nous disons d'autres médiums parce que notre correspondant est lui même médium et que de là vient sa conviction) constituent une expérience substantielle, fortifiée par le témoignage de quelques voyants qui ont vu l'individualité en question et disent que c'est un homme à l'aspect intelligent, noble et digne.

« Vous déclarez savoir, nous dit M. Ferry, que la théorie occulte est correcte; je pourrais tout aussi bien dire que *je sais*, ma théorie correcte. » C'est ici que gît la difficulté la plus importante. Qui décidera, lorsque deux docteurs ne sont pas d'accord — c'est-à-dire, lorsque deux personnes, disant savoir, énoncent des opinions diamétralement opposées. Il est certain, qu'en pareil cas, l'une de ces opinions provient d'une conception erronée de ce qui constitue le véritable savoir. Cette question nous mène dans les régions les plus élevées de la métaphysique, mais ce n'est qu'ainsi qu'il est possible d'obtenir une vue suffisamment claire du sujet, pour n'avoir pas à

craindre d'être induit en erreur, par des semblants et des détails de moindre importance. »

Qu'est-ce qui constitue le véritable savoir? Cette question est la première offerte à celui qui veut étudier les sciences occultes. Voilà surtout ce qui nous décide à la poser, et non pas parce qu'elle est une nécessité ressortant de la discussion soulevée par M. Ferry.

Les professeurs d'Occultisme commencent par expliquer à leurs élèves, qu'il y a deux espèces de savoir : le savoir réel et le savoir illusoire ; le savoir réel traite des vérités éternelles et des causes premières, et le savoir illusoire traite des effets illusoires. Cette affirmation paraît, au premier abord, n'avoir trait qu'à des abstractions tellement vagues, qu'il n'est guère probable qu'on refuse de les admettre.

Toutes les écoles de penseurs les admettront, en sous-entendant, bien entendu, que les considérations illusoires sont celles émises par leurs adversaires et que, les vérités éternelles sont leurs propres conclusions. Mais dès qu'il s'agit de donner une définition claire et intelligible de ce qu'il faut entendre par effets illusoires, il paraît que la première proposition de la philosophie occulte est en contradiction ouverte avec tout ce que le monde en général appelle investigation scientifique.

La science matérielle et une bonne partie de la science métaphysique, reposent sur cet argument très superficiel, que toutes les idées parviennent à l'intelligence par le canal des sens. Le naturaliste cherche avec le plus grand soin à éliminer de la masse de matériaux sur lesquels il bâtit ses conclusions tout ce qui n'est pas un fait réel, — et c'est précisément ce qu'il nomme fait réel — quelque chose d'essentiellement cognoscible par les sens, ce que l'Occultisme rejette *a priori*, comme étant de sa nature un effet illusoire, transitoire, conséquence secondaire du véritable fait originel.

En agissant ainsi, la philosophie occulte ne fait pas un choix entre deux méthodes rivales, comme par exemple un chimiste pour deux méthodes d'analyse. La véritable philosophie ne peut pas faire un choix arbitraire, car il n'existe qu'une seule vérité et la pensée ne peut suivre qu'un chemin à sa recherche.

Le savoir qui s'appuie sur les sens n'a de rapports qu'avec des effets illusoires, car toutes les formes de ce monde et ses combinaisons matérielles ne sont que des ombres éventuelles ; elles n'ont rien d'éternel en elles. La science, en suivant ses propres méthodes est conduite à reconnaître qu'il y eut une époque précédente à la notre pendant laquelle les germes vitaux ont pris la forme actuelle. Assurément, un jour viendra, où, par suite des changements cosmiques, toutes ces formes disparaîtront.

Quel est l'ordre de choses qui a précédé ces formes, provoquant leur évolution ? peut-être des nuées brûlantes, mais quelles traces en reste-t-il? Sorties du néant, elles y retourneront : telle est la réponse doublement irrationnelle de la philosophie matérielle, qui les considère comme des faits réels et la seule base de la vraie science.

Du reste, on observe que la science, non réelle, procédant de l'observation de faits illusoires, parce qu'ils sont transitoires et secondaires, offre un enchaînement suffisant dans son parcours d'ailleurs très borné; c'est là ce qui conduit même de puissantes intelligences à s'en contenter.

Il y a des lois de la matière, qui peuvent être déterminées par l'observation pure et simple de la matière, mais il est clair que ni ce dont procède la matière, ni ce à quoi elle retournera, ne peut-être observé par nos sens.

Comment l'observation peut-elle être portée au-delà des sens? Ce n'est que dans ce cas que l'homme peut obtenir la connaissance des vérités éternelles et des causes premières, et cette connaissance est réelle, par opposition à la connaissance non réelle et transitoire.

Le naturaliste qui ignore ces méthodes déclare qu'il ne peut y avoir qu'une connaissance illusoire et conjecturale des vérités éternelles. C'est ainsi que le monde, en général non content de se bercer d'illusions qu'il prend pour des réalités, méprise la réalité qu'il nomme illusion.

Mais est-il possible de parvenir à la vérité éternelle? Même lorsqu'on admet que des faits tangibles sont illusoires parce qu'ils sont transitoires, n'est-il pas absolument impossible de soumettre à l'observation ce qui est exempt de tout changement? Ne sommes-nous pas forcés de faire suivre l'admission théorique de la possibilité de la science véritable, par l'admission pratique qu'aucun être humain ne peut l'obtenir?

Pour le matérialiste, qui croit que l'homme n'est qu'un composé de matière agissant mécaniquement il nous faudrait citer des faits auxquels il est inutile de se référer quant il s'agit de personnes qui admettent que le corps vivant renferme un principe spirituel survivant à la mort du corps.

Un spirite admettra sans difficultés, comme fait acquis, que si l'esprit survit, observe, pense et communique ses impressions, lorsque le corps a été enterré ou brûlé, ce même esprit peut se séparer temporairement du corps vivant et peut entrer en relation avec le monde des esprits et prendre connaissance des phénomènes qui s'y passent. Il est clair que par rapport à notre monde, ce monde là est un monde de vérités éternelles. Nous savons que notre monde est flottant et transitoire.

Il est probable, et d'ailleurs toutes les analogies l'indiquent, et toutes les communications spirites confirment cette supposition, que le monde des Esprits est plus durable que le nôtre; il en résulte que la science qui reste

est réelle, et que celle qui n'est pas réelle disparait ; que l'esprit de l'homme, qui entre en relation directe et consciente avec le monde des Esprits, acquiert la science (1) réelle, tandis que l'esprit humain qui vit emprisonné dans un corps, et n'est conduit que par les sens et des miettes de science, ne possède que la science non réelle.

Mais si l'esprit emprisonné ne s'élève pas à des relations directes avec le monde des Esprits, mais au contraire est visité par une émanation de ce monde — ou par un esprit, comme disent les spirites, — a-t-il le droit de dire qu'il acquiert la science véritable? Certainement non, car quoique discutant de choses spirites, il n'acquiert pas ses connaissances d'une façon qui diffère de la manière dont est obtenue la connaissance des effets illusoires.

Le spirite médium, en recevant des communications, est exposé à en avoir de tout aussi inexactes, et tout aussi aptes à être faussées par une observation erronée, que l'observateur qui ne s'occupe que de la matière pure et simple.

Ceci est notre réponse à l'argument de M. Ferry ; et en affirmant que la théorie occulte est correcte, il serait en droit de nous répondre qu'*il sait* que la sienne l'est aussi. Il est très naturel qu'il s'exprime ainsi, mais en réalité, rien ne justifie son assertion ; il n'est pas en position de pouvoir se fier à ses propres observations.

Nous prions le lecteur de nous accorder un moment de patience ; de ne point se persuader que la forme de notre argument ne repose en quelque sorte que sur une proposition personnelle, dans le but de contredire avec arrogance notre adversaire. Il nous suffit de savoir de seconde main, que la théorie émise dans notre précédent article est correcte. Il *est* des gens, qui savent de leur propre fait (et ce sont des personnes vivantes) et peuvent communiquer leur science à d'autres hommes vivants, qui en la recevant quelque médiocre qu'elle soit, ne sont pas exposés aux erreurs qu'un observateur ordinaire est sujet à commettre, lorsqu'il se met en rapport direct avec le monde des esprits.

Qui possède la science véritable par opposition à la science illusoire? Telle est la question posée à l'étudiant en occultisme et la réponse qu'on lui donne est : « Les adeptes seuls possèdent la vraie science, car seule, leur intelligence est en rapport avec l'intelligence universelle. » De plus, les adeptes (2)

(1) Comme dans le cas d'un adepte initié, qui rapporte, sur la terre, le souvenir clair et distinct, dans tous les détails, de faits observés et d'informations obtenues dans la sphère invisible des réalités.

(2) Ces véritables adeptes, qui ne cherchent pas la publicité et ne proclament pas à tue-tête : « Venez à moi, vous tous, pauvres fous ignorants, venez à moi..... venez

enseignent que les spirites, quatre-vingt-dix-neuf sur cent, se trompent quand ils se croient en contact avec les esprits de leurs amis décédés, ou avec des êtres aussi bienveillants que l'habitant d'une autre sphère avec qui notre correspondant se croit en relation; pour nous qui savons ce que sont les adeptes, cette conclusion suffit.

Mais si tel est le cas, toute conception spirite antagoniste doit pouvoir s'expliquer; il doit être possible de démontrer que tout phénomène spirite provient de causes différentes de celles indiquées par les spirites. Comme les phénomènes de ce genre se produisent partout, avec abondance, il n'est guère possible d'analyser chaque cas particulier et il vaut mieux chercher à expliquer, en général, pourquoi les phénomènes spirites ne sont pas ce que les spirites croient.

Néanmoins, nous devons à notre correspondant de discuter en détail les incidents spéciaux cités par lui; à commencer par l'écriture automatique, dont M. Ferry parle; l'éditeur de ce journal n'a qu'à citer sa propre expérience, pour lui démontrer que la production, par le bras du médium, d'écriture exactement semblable à celle d'un soi-disant esprit, lorsqu'il était incarné, ne prouve rien en faveur de son identité, ni même de son individualité.

Une certaine dame russe affligée ou douée, durant sa jeunesse, de médiumnité, fut « contrôlée », dirigée durant six années par un esprit qui, venant chaque soir, avait couvert d'écriture automatique des rames de papier; l'esprit prétendait être une vieille dame qui avait vécu dans une partie de la Russie, très éloignée de celle où elle donnait ces manifestations. Elle donna beaucoup de détails de sa vie de famille et raconta comment son fils s'était suicidé.

Parfois, le fils venait lui-même (en esprit), il dirigeait le bras du médium; il décrivit longuement ses remords et ses souffrances, conséquences de son crime. La vieille dame parlait fort éloquemment du Ciel, de ses habitants et de la Vierge Marie. Elle décrivit dans les plus grands détails toutes les circonstances qui avaient accompagné sa mort, les derniers sacrements lui furent donnés. Mais elle donna aussi des communications mondaines; elle écrivit mot à mot, une pétition présentée par elle à l'empereur Nicolas. Elle écrivait en russe, et en allemand, langue que l'enfant commençait à apprendre.

Un jour, par hasard, un parent de l'enfant visita l'ancienne résidence de

---

apprendre de moi, *qui n'ai plus rien à apprendre*, puisque j'ai su conquérir l'omniscience — comment on devient *Christ* et *Buddha*.. — ... Nos adeptes, ne se comparent ni à Christ ni à Buddha.

cette dame; on l'y avait bien connue, son fils débauché s'était tué, et elle s'était retirée en Norwège où elle mourut, à ce que l'on croyait. Toutes les communications furent vérifiées et trouvées exactes, et la pétition se trouva aussi dans les archives, à Saint-Pétersbourg. L'écriture était exactement reproduite.

Quelles meilleures preuves un esprit pouvait-il fournir de son identité? En pareil cas M. Ferry ne dirait-il pas : « *Je sais* que les esprits des morts peuvent se communiquer aux vivants et prouver leur identité ». Une année s'était écoulée, lorsqu'arriva à T..., où le jeune médium habitait, avec sa famille, un officier cousin de l'esprit. Vérification faite, ni la dame, tante de l'officier, ni son fils n'étaient morts. Pour tout le reste, les communications étaient exactes. Le fils avait voulu se suicider, mais on avait extirpé la balle et il avait été guéri. (*A suivre.*)

RÉFLEXIONS ET PENSÉES DIVERSES

1. — Dieu est la puissance première, et le principe de toute vertu. Au-dessous de lui, tous les êtres, étant solidaires, se doivent mutuellement secours et assistance.

2. — Par la force des choses, tout mal porte en lui son châtiment, et tout bien sa récompense.

3. — La vraie grandeur est ce qui nous rapproche du bien.

4. — Le vrai, le bien et le beau sont tout un; le seul vrai, le seul bien, le seul beau absolu, c'est Dieu!

5. — Rien ne se perd dans la nature : « Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi. »

6. — « Gouverne toi toi-même dans toutes les sphères de ton activité; sois ton prêtre et ton roi. »

7. — « Hors la charité, point de salut. »

8. — Plus on avance dans la science, plus on constate son ignorance.

9. — Ce qui constitue la véritable valeur d'un homme, c'est la morale, l'intelligence n'est qu'un instrument qui peut, au lieu de le grandir, ne servir qu'à le rendre plus vil.

10. — On entend, à chaque pas, le prolétaire se plaindre d'être méprisé par certains riches. Presque toujours c'est la faute de ce même prolétaire qui, passant dédaigneux à côté du pauvre, honnête homme, se courbe jusqu'à terre devant la fortune, même acquise par des moyens honteux.

11. — Il y a, souvent, une bien grande différence entre l'être et le paraître, les actes et les paroles, quand même l'être n'est pas tout l'opposé du

paraître, et les actes un démenti éclatant donné aux paroles les plus retentissantes.

12. — Ne nous jugeons pas autrement que nous ne jugerions les autres; et ne jugeons pas les autres autrement que nous ne nous jugerions nous-mêmes. C'est le meilleur moyen d'éviter l'excès d'indulgence pour nous et l'excès de sévérité pour le prochain.

13. — La justice et la vérité doivent présider à tous nos actes, mais dans nos relations avec autrui, cette justice et cette vérité doivent toujours avoir la charité et la justice à leur base et à leur couronnement.

14. — En pratiquant l'indulgence et la charité dans nos jugements, nous ne courons jamais aucun risque, même si nous nous trompons; en écartant l'indulgence et la charité, au contraire, la vérité ne nous sauvera pas du danger.

15. — Dans les attaques, même les plus justifiées, contre les doctrines, il y a presque toujours un danger imminent que les témoins de la lutte, surtout s'ils ne sont pas très éclairés, ou exempts de toute passion, n'aillent au-delà des conclusions légitimes. Il est donc de la plus grande importance de distinguer alors, avec un soin minutieux, la part de la vérité qui peut se trouver, et se trouve, de fait, souvent mêlée à l'erreur.

16. — Les dons naturels, intelligence, fortune, naissance, honneurs, pouvoir, étant de véritables moyens d'action sur autrui, augmentent d'autant notre propre responsabilité. Quand donc ils ne servent pas à nous rendre meilleurs, il vaudrait mieux ne pas les avoir que d'en être comblé.

17. — Les dons naturels sont parfois dangereux. Tel qui, sans eux, était honnête et bon, devient, quand il les possède, méprisable et dur pour son prochain.

18. — La fortune et les grandeurs sont comme le vin et les hauts sommets: quand la tête et le cœur ne sont pas suffisamment solides, elles grisent et donnent le vertige.

19. — De même que bien peu d'hommes peuvent impunément se gorger de vins et de liqueurs, ceux-là sont rares qui peuvent être comblés de puissance et d'honneurs, sans que leur âme n'en garde aucun orgueil.

20. — Si parfois la fortune conduit à l'orgueil, à l'égoïsme et à la dureté, la misère souvent, mauvaise conseillère incite à la bassesse des sentiments à la haine et au vice. Le devoir rigoureux de tout préposé au gouvernement des familles et des sociétés est donc de chercher à éviter ce double écueil, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine.

21. — Il n'y a rien qui mérite l'admiration comme la vertu luttant, sans défaillir, contre l'adversité. Souvent même, malgré qu'elle succombe sous l'effort, elle est encore digne de commisération et de respect.

22. — Puisque la mort est le terme fatal auquel nous devons arriver, pourquoi donc, plutôt que de chercher sans cesse à en écarter la pensée, ne pas nous efforcer de la rendre moins amère, en nous y préparant par chacun des actes de la vie?

23. — Nous savons tous que la vie n'est qu'un passage rapide comme le vol de la pensée. Chaque seconde voit une vie humaine tomber dans l'éternité, et cette vie pourrait être la nôtre. Pourquoi donc attacher tant d'importance à ce qui nous échappe si vite, et en attacher si peu à ce qui doit demeurer toujours?

24. — Une seule chose reste, avec profit, de l'homme sur la terre, et le suit par delà la tombe : ses bonnes actions. B. Bussereau.

« HEPHATA ». — Ce mot qui veut dire « cœur » est le titre d'un petit livre en allemand écrit par Mme la baronne Adelma Von Vay, née comtesse Wurmbrand, qui contient des prières vraiment ferventes; elles émanent des replis les plus intimes d'une âme pieuse et pure.

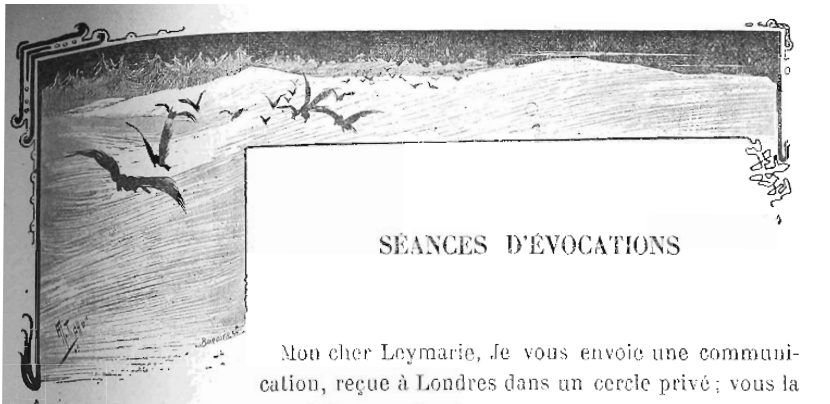
Mais, est-il besoin de le dire puisque ce livre de prières est dédié à une mère, à celle de l'auteur?

Ce n'est qu'avec hésitation que la baronne s'est décidée à livrer les épanchements de son cœur à la publicité ; sa confiance en l'Etre Suprême a eu raison de ses doutes.

Et voyons ce qu'elle demande, et quelles sont ses prétentions? Aspire-t-elle à être lue par des centaines et des milliers de gens? Veut-elle que son livre soit tiré à des milliers d'exemplaires?

Non ; ce qui procurerait de la consolation à Mme Adelma Von Vay et de la joie, ce serait ce constat, que sa sympathique publication a eu le don de ramener à Dieu, ne fut-ce qu'un *seul* homme!

Nos sympathiques félicitations à cette femme de bien.



SÉANCES D'ÉVOCATIONS

Mon cher Leymarie, Je vous envoie une communication, reçue à Londres dans un cercle privé ; vous la trouverez, je pense, assez intéressante pour l'insérer dans votre journal.

M. Léon Denis, va venir le mois prochain, nous donner des conférences; le groupe de la rue Ste-Catherine l'a convié, c'est un bon travail qui mérite d'être imité. Espérons que bientôt vous arriverez à la fin de vos tracas.

J. H. Gledstanes.

N. D. L. R. : Nous ne sommes point de cet avis, qu'on doive évoquer immédiatement les esprits tels que celui du noble Czar qui vient de mourir ; nous comprendrions que les membres de sa famille le voulant appeler, se réunissent à cette fin, eux seuls pouvant avoir un criterium sérieux de sa présence, pour l'avoir connu, entendu, aimé par la vie de famille où l'âme se dévoile telle qu'elle est.

Nous sommes obligés de suspecter toutes les évocations faites au hasard dans un groupe inconnu, qui n'a, avec les désincarnés priés de se présenter aucun points d'affinité, nuls moyens de contrôle sérieux. Néanmoins nous donnons celle du Czar, à titre d'état d'âme de ceux qui l'ont faite, et ne croyant pas à sa réalité.

« Le Czar s'annonça, disant qu'il avait été amené à cette réunion par des fonctionnaires importants du monde spirite. Depuis longtemps il croyait au faits spirites, savait que les portes du vieux monde ne lui seraient point fermées.

Il relata quelques-unes de ses impressions pendant la transition de l'existence terrienne à la vie supérieure. Au moment de ma mort, dit l'Empereur, les sensations physiques sont devenues peu à peu moins sensibles ; une impression étrange et non désagréable survint, et une sorte d'atmosphère brumeuse accompagnée de ténèbres m'indiquait la cessation complète de la vie ; la fin s'approchait.

Les scènes de la vie terrestre, s'effacèrent pour lui mais il pouvait en-

core entendre, distinctement, les paroles prononcées à voix basse et les sanglots étouffés de ses amis et de ses parents.

Par degrès, l'ouïe se perdant, la connaissance des choses terrestres était terminée, l'esprit entrait alors dans un état de sommeil paisible.

En s'éveillant il fut étonné de se trouver en présence de son père, lequel était vêtu magnifiquement, une étoile brillait au dessus de sa tête, éclairant les ténèbres environnants.

Après avoir expliqué à son fils que son esprit avait quitté son corps terrestre il lui recommande de se familiariser avec les devoirs de l'immortalité et le conduisit dans un temple magnifique, dans lequel, une foule chantait et priait pour l'âme du Czar.

Cette église, raconta le Czar, lui rappelait l'un des principaux tabernacles de la Russie, et comme il faisait observer à son père cette similitude, il lui répondit : « Ce temple n'est point fait avec des mains naturelles, il est l'image de ceux que le travail humain réalise ; les mêmes prières qui s'élèvent de la terre pour le salut de ton âme sont répétées par de fervents adorateurs, dans cette grande église spirituelle. »

Le Czar déclara qu'il avait été mené le long de la nef jusqu'à l'autel, et là, forcé de s'agenouiller sous une influence irrisistible ; il dût prier pour les prisonniers, en Russie, et pour le bien général de l'énorme Empire qui n'était plus sous son pouvoir.

En se relevant il se sentit pour ainsi dire soulangé d'un grand poids. Les charges et les inquiétudes d'un souverain semblaient disparues ; une grande humilité s'emparant de lui, il se sentit seul dans la grande multitude dont il était entouré.

De plus ses vêtement était fanés, usés, lui démontrant, comme il l'apprit bientôt, l'imperfection de son état spirituel.

En sortant de l'église son père le conduisit dans l'espace, avec une grande rapidité, dans une importante cité où se trouvaient des Esprits occupés à divers travaux.

Le Czar s'approcha d'un édifice dont la moitié était belle et majestueuse, l'autre sombre et délabrée : cet état de chose était son œuvre propre, créé pendant sa vie corporelle.

Peu satisfait de l'apparence de ce home qui lui était destiné jusqu'à ce qu'il se fut amendé, qu'il eût amélioré son état spirituel, il s'informa, voulut savoir comment il pourrait disposer sa demeure, en un état confortable ; voici la réponse : « En mettant ta foi et ta confiance dans la puissance de Dieu ; en faisant des efforts constants pour être juste et droit, avec la ferme volonté d'obéir aux impulsions de la conscience. »

Il répondit : « J'ai tout cela, et même plus ; je désire, non seulement amé-

liorer mon état personnel, mais aussi celui des millions d'êtres qui souffrent. « Tes désirs seront réalisés ».

Il fut dit au Czar, de faire tomber la partie sombre et mal bâtie de sa résidence, par l'emploi de toute sa volonté.

Comme par enchantement et sans impulsion elle commença à se dissoudre : surpris par ce changement étrange, le Czar fut informé que ces choses étaient ordinaires dans la vie spirite, laquelle était régie par de telles lois, que la vie ainsi commencée était une existence spirituelle, toutes choses étant gouvernées par une force mentale.

On lui dit ensuite qu'une partie de sa tache à venir serait de rebatir la partie de la maison dont il venait de causer la disparition ; cela fait, il pourrait s'entretenir avec les Esprits d'un ordre supérieur et discuter de choses intéressantes concernant le bien des deux mondes.

Il eut alors une vision de la vie mortelle présente et à venir ; le monde lui parut-être dans un état tout à fait désordonné, peu satisfaisant, mais il put constater ce fait : des changements considérables sur la terre avant que le bonheur et la prospérité universels puissent s'y généraliser.

Un assistant à cette séance d'évocation ayant demandé au Czar quelles furent ses intentions dans l'Inde, il répondit qu'elles étaient vouées à la paix, qu'éviter la guerre était sa règle ; il n'était pas responsable des idées fausses qu'on lui avait attribuées ; depuis son retour à la vie spirituelle, ses yeux s'étaient ouverts en tout ce qui concernait la vanité et la petitesse des grands de ce monde ; sa mission serait désormais de guider progressivement l'empire de Russie vers l'esprit de justice absolue, suivant ainsi la direction voulue par les souverains qui l'avaient précédé.

CONFÉRENCE SUR LE SPIRITISME

Nous devons reconnaître, tout d'abord, que cette conférence a obtenu un grand succès de curiosité, car la vaste salle de l'Athénée était comble. Beaucoup de personnes qui n'avaient pu s'asseoir se tenaient droites, faisant tapisserie contre les parois.

A trois heures précises, Mme Agullana, présidente du groupe spirite girondin, prenait place au bureau, ayant à ses côtés M. Léon Denis, de la Ligue de l'enseignement de Tours, l'acteur principal de cette séance, et plusieurs personnages influents du groupe.

M. Léon Denis a traité le sujet suivant : « Le spiritisme devant la science. »

Doué d'une parole facile, élégante même, mais monotone, l'orateur, qui

a plutôt l'accent, le ton du prédicant, a appuyé tous les phénomènes psychiques, physiques, matériels qu'il a développés, de citations, de témoignages d'hommes de valeur, de savants célèbres qui affirment un fait qu'ils ne peuvent prouver.

Tous les faits qu'il a cités avec éloquence, sont environnés d'ombre, de l'obscurité nécessaire à l'accomplissement des phénomènes spirites eux-mêmes.

A ce sujet, M. Léon Denis a expliqué que les rayons lumineux venant soit de la lumière du jour, ou des regards des assistants gênaient par leurs vibrations les esprits évoqués et les empêchaient, partant, d'accomplir les actes demandés par les médiums.

Très documentée, bourrée de faits et d'attestations, sa conférence n'en a pas moins intéressé vivement l'assistance, qui a écouté l'orateur avec une attention soutenue et qui, à différentes reprises, l'a vivement applaudi.

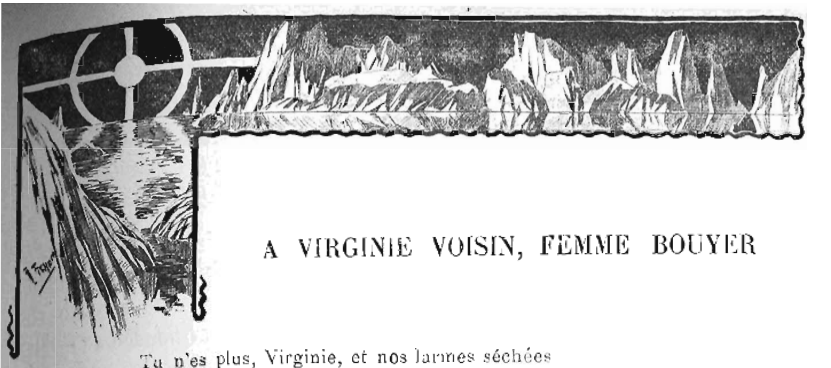
En terminant, M. Léon Denis s'est élevé avec force contre l'anathème prononcé à l'égard de ces faits par les docteurs de l'Eglise catholique qui qualifient de diaboliques les évocations des esprits.

« Nous croyons absolument en Dieu, a-t-il déclaré, et c'est dans le but de le servir que nous cherchons à communiquer avec les esprits, qui sont plus près de Lui que les simples mortels que nous sommes. Nous sommes des spiritualistes pour le bien », a-t-il ajouté. Et il a mis en garde les assistants contre les faux spirites, qui sont les facteurs du mal.

Il a conclu en s'en remettant aux progrès de la science, qui finira par dessiller les yeux des plus incrédules.

La séance a été levée à cinq heures et le public, peu convaincu par ces théories occultes, s'est paisiblement écoulé au dehors, heureux de respirer un air plus pur, plus léger, que celui répandu dans la salle.

N. D. L. R. — *Le Nouvelliste* de Bordeaux, du 14 janvier 1895, est un journal clérical ; s'il reconnaît, malgré ses critiques, que la conférence a intéressé la nombreuse assistance, c'est que M. Léon Denis a été logique surtout, et orateur parfait.



A VIRGINIE VOISIN, FEMME BOUYER

Tu n'es plus, Virginie, et nos larmes séchées
Retombent sur nos cœurs comme un glaive tranchant.
Reçois avec nos pleurs notre amour, nos pensées,
Car ton doux souvenir sera toujours présent.

La mort vient de passer, une tête chérie
Se courba comme l'arbre à l'haleine des vents.
Comme la fleur, la mort te fauchа, Virginie,
Tu n'es pas morte, non? je le vois, je le sens.

Tu deviendras pour moi mon ange tutélaire,
Tu me consoleras un jour dans ma douleur ;
J'ai comblé tous tes vœux, par amour, pour te plaire,
J'en rends grâces au ciel, ainsi qu'à toi, ma sœur.

Tu viens de t'embarquer pour un lointain rivage,
Pour le rivage en fleurs d'un monde radieux.
La mort ne veut choisir ni le sexe ni l'âge
Et frappe sans repos en tout temps, en tous lieux.

Peut-être diras-tu ce qu'est notre patrie,
Et ce que nous promet la vie et ses labeurs ?
Viens près de nous ! oh ! viens chère sœur, je t'en prie
A tous fais-en connaître la joie et les douceurs.

Et tu laisses ton corps au fond de ce tombeau,
Une larme de joie emplit ton cœur d'ivresse,
En voyant tes amis dans ce monde nouveau.
Tu nous vois tous agir, avec une vraie tendresse
Tu pénètres nos cœurs et rien ne t'est caché.
Ton esprit va planer au-dessus de la nue
Pour venir consoler l'ami qui l'a cherché.

Nous espérons ainsi, compagne de notre âme,
Qu'en suivant le chemin du divin Créateur
La charité luira de sa céleste flamme,
Ce qui sera pour nous l'aurore du bonheur.

Ma Virginie, adieu, prie et dis à nos pères
De guider, pleins d'amour, notre petit troupeau
Afin que sous vos yeux les spirites soient frères
Et que la vérité sorte de son tombeau.

Que les mondes heureux soient enfin ta patrie !
Par toi que nos amis dans ce jour réunis
Que ton fidèle époux, que ta mère chérie
Au nom du Dieu d'amour, aujourd'hui soient bénis !

GUIET THÉODORE (1).

Virginie Voisin, femme *Bouyer*, se communiqua ainsi :

Cher cousin Théodore et frère spirite, je me trouve heureuse de causer avec toi ; je le sais, tes occupations matérielles s'opposent à ce que tu puisses écrire aussi souvent que tu le voudrais, mais ta pensée s'élevait vers moi.

Merci pour ce bon souvenir, il me console de bien des peines ; il est rare de ne pas éprouver des misères dans toutes les conditions de la vie.

Je suis heureuse en constatant que tu n'abandonnes pas la tâche, malgré ma mort rapide, et le mariage de Charles ! C'était une épreuve pour tous ; tu le constateras par la suite.

Ce qui me peine, c'est que ma bonne mère se tourmente bien inutilement. Si celui qui a promis de la soigner ne remplit pas son devoir, il se punira lui-même de par la loi inéluctable et sage, par laquelle toute infraction de justice est punie.

Que de joies dans ce monde, ami Girard, que de beautés ignorées, et combien les gens incrédules seraient éblouis par cet ensemble magnifique de la création ; je les avais entrevues quelquefois, moralement, ces beautés du monde spirituel ; mais quelle différence avec le tableau qui se déroule à ma vue.

Je suis isolée de la terre qui marche, emportée comme l'éclair dans les profondeurs du ciel ; je vois son humanité accomplissant la tâche pénible et matérielle ; une partie, confiante en Dieu, travaille avec ardeur ; l'autre, découragée, indolente, n'a sur la terre qu'une vie de débauche et de misère.

Que de turpitudes et de hontes dans cette vallée d'épreuves ! C'est ici qu'on peut apprécier ces paroles : « Il y aura des pleurs et des grincements de dents pour ceux qui naîtront sur le monde. »

Je vois des soleils et des planètes à l'infini, briller dans l'espace infini ; il m'a été permis de visiter plusieurs demeures célestes, j'ai été éblouie de leur beauté, de leur splendeur ; un poète au talent supérieur serait impuissant à les retracer.

(1) *Nota* : M. Guiet, propriétaire, qui tient plus souvent le manche de la charrue qu'une plume légère, est un médium poète inspiré et un médium guérisseur tout à fait désintéressé ; sans vanité, sans le désir de paraître poète, il écrit le soir ou guérit. Ce laboureur est une noble nature et un parfait honnête homme, et en écrivant ce qui précède nous rendons simplement hommage à la vérité.

Amis spirites, marchez dans votre voie, elle est belle, grande, elle a pour devoir Dieu, l'amour, l'honneur.

Combien on serait heureux sur la terre, si on savait s'y aimer comme des frères, en cherchant à cacher les défauts d'autrui et éviter qu'il n'ait pas à en rougir? vous ne devez juger les autres, de crainte d'être jugé trop sévérement à votre tour. Tel ne fut pas mon principe de mon vivant, il m'a fallu souffrir quelque temps pour avoir enfreint cette loi; rien ne reste impuni.

Amis, faites mieux que moi; soyez indulgents pour tous, soyez modestes et soumis à Dieu, et vous aurez la clef des Cieux, Le bonheur vous y est réservé.

Au revoir, ami; embrasse pour moi ma vieille mère Jeanne, donne pour moi un souvenir à nos amis. *Virginie.*

Frère Leymarie, lorsque vous lirez ces lignes, je serai près de vous; votre souvenir est présent à mon esprit, et comme la distance n'est rien pour moi, je me rendrai quelquefois à vos séances, pour correspondre avec vous.

Votre sœur *Virginie.*

NÉCROLOGIE

Nous lisons dans *le Messager* du 15 janvier 1895.

M. le notaire Chaudron (Edouard), bourgmestre de Fresnes-lez-Grosselies et ancien député pour Charleroi, est décédé le 29 décembre dernier. Il fut notre abonné depuis la fondation du journal.

Né en 1824, M. Chaudron a été initié de bonne heure, ainsi que divers membres notables de sa famille, aux enseignements de la doctrine spirite qu'il défendit ardemment à l'occasion, avec cette foi raisonnée puisée dans l'examen approfondi de phénomènes obtenus dans des milieux intimes. Atteint d'une maladie très douleureuse qu'il a supportée avec le plus grand stoïcisme, M. Chaudron a vu venir sa fin terrestre avec la sérénité du penseur qui n'a rien à redouter de son entrée dans le monde spirituel.

Ses funérailles civiles, très imposantes, ont eu lieu le 31 décembre; le compte-rendu de cette cérémonie occupe près de trois colonnes dans la *Gazette de Charleroi*. M. Chaudron était adoré de ses administrés, une population de 3.000 âmes dont il est resté bourgmestre pendant 34 ans; à la Chambre il appartenait à la fraction avancée du libéralisme, il voulait le suffrage universel pur et simple.

Les discours prononcés sur sa tombe par des fonctionnaires, collègues et amis du défunt, prouvent la haute cousidération dont jouissait cet homme

de bien dans les milieux divers où s'est écoulée sa vie toute de travail et de dévouement aux affaires publiques.

A Tours, s'est éteint, à l'âge de 81 ans, un autre homme de bien, spirite de la première heure : M. Perinne, né à Caen en 1813.

M. Perinne était le type du brave et loyal magistrat, comme il en reste encore de nombreux représentants en France. L'âge de la retraite le trouva président de la Cour d'Alger. Il se retira à Pau, puis, ayant perdu son fils il quitta cette ville pour aller vivre à Tours, ville où il est mort entouré des soins de ses amis et de sa dévouée compagne.

De nombreux spirites ont assisté aux obsèques de ce frère estimable qui était président d'honneur du groupe spirite de Tours.

M. Perinne aimait notre œuvre et nous encourageait à la poursuivre sans faiblesse.

M. James Burns, éditeur du journal *Médium and Daybreak*, de Londres, est décédé dans cette ville à l'âge de 60 ans, 10 déc. 1894.

Depuis quelque temps il souffraient du diabète, et dernièrement d'une fatigue générale et d'un refroidissement.

Ses affaires en décadence le rendaient anxieux et cela depuis bien des années.

Ardent et intelligent travailleur, il s'occupa de phénoménalité, aussi de l'étude de l'homme ; ses efforts constants ont sans cesse tendu à élever le spiritualisme moderne vers les hauteurs sereines de la science et de la philosophie.

Son journal hebdomadaire qu'il aimait lui prenait la meilleure partie de son temps ; avant de partir pour l'erraticité, il disait à sa chère épouse qu'il avait préparé le numéro à paraître de sa publication ; il en discutait le contenu avec feu et conviction, puis dans un demi délire, il ajoutait : « Je ne verrai pas l'année 1895. »

En effet, quatre heures avant la nouvelle année, l'âme de cet honnête homme, de ce dévoué et infatigable propagateur, abandonnait sa dépouille terrestre.

M. et Mme Beyns, à Uccle, près Bruxelles, ont eu la douleur de voir se désincarner, leur gentille fillette âgée de 4 ans ; à ces amis et frères, partisans si dévoués de la cause, notre sympathie bien spirite, et nos vœux pour le prompt dégagement de cette bonne *et intelligente Henriette* Marguerite Beyns.

La partie préliminaire de la DOCTRINE CÉLESTE, publiée en 1839 par le fils de Louis XVI, CHARLES-LOUIS Duc de Normandie, a été éditée littéralement à nouveau, en 1894, par la *Duchesse de Pomar*. La Revue a donné aussi cet ouvrage en partie, textuellement, l'année dernière ; mais les personnes qui désireraient le posséder en une seule brochure peuvent nous le demander. — 2 fr.50.

Le CENTENAIRE de l'évasion du Temple (1895) sera célébré cette année par tous les croyants à la survivance de Charles-Louis, auquel notre revue s'intéresse parce qu'il était, presque au début du siècle, spirite et médium.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. - Téléphone.